

Au Grand Romancier de

dont les pages magistrales sur

prévoyaient, annonçaient, décrivaient, évoquaient

tant de scènes que l'on s'est rappelé... depuis

Son admirateur

Albert du Bois

SI DIEU N'EXISTAIT PAS...!

DU MÊME AUTEUR :

A LA LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

LE CYCLE DES DOUZE GÉNIES

Poèmes scéniques

PREMIER POÈME (*Homère*)

HÉLÈNE ET PÉNÉLOPE. Comédie épique en 2 actes.

SECOND POÈME (*David*)

GAZELLE DE L'AURORE. Tragédie en 3 actes.
Créé au Théâtre Royal du Parc à Bruxelles, le 14 Octobre 1910.

TROISIÈME POÈME (*Ezechiel*)

L'APHRODITE ET LE KHÉROUB. Tragédie lyrique en 3 actes.
Créé au Théâtre de la Nature à Cabourg, le 21 Août 1909.

QUATRIÈME POÈME (*Démosthènes*)

LE CASQUE DE LA DÉESSE. Pièce tragique en 5 actes.

CINQUIÈME POÈME (*l'Apôtre Paul*)

LA CONQUÊTE D'ATHÈNES. Tableau philosophique en 4 actes.
Créé au Théâtre Sarah-Bernhardt le 10 Octobre 1910.

SIXIÈME POÈME (*Juvénal*)

BÉRÉNICE L'HÉRODIENNE. Héroï-Comédie tragique en 3 actes.
Créé au Théâtre Antique des Arènes de Nîmes, le 29 Juin 1913.

SEPTIÈME POÈME (*Rabelais*)

RABELAIS. Poème comique en 3 actes.
Créé au Théâtre des Bouffes-Parisiens, le 11 Décembre 1904.

HUITIÈME POÈME (*Cervantès*)

LA DERNIÈRE DULCINÉE. Poème dramatique en 5 actes.
Créé pour les membres du Cercle des Escholiers au Théâtre Fémina, le 5 Juin 1908.

NEUVIÈME POÈME (*Shakespeare*)

BETTY HATTON. Pièce. — PAPHNUCE SMITH. Comédie.

DIXIÈME POÈME (*Voltaire*)

SI DIEU N'EXISTAIT PAS... ! (*Voltaire*) Drame philosophique en 4 actes.

ONZIÈME POÈME (*Lord Byron*)

L'ARISTOCRATE. Drame en 4 actes.
Créé au Théâtre de Monte-Carlo, le 20 Décembre 1912.

DOUZIÈME POÈME (*Victor Hugo*)

VICTOR HUGO. Poème scénique en 3 actes.

EN PRÉPARATION :

LES QUATRE BUSTES DU TEMPLE DE L'AMOUR

LAÏS. DOMITIA. CLÉOPÂTRE. SÉMIRAMIS.

LES COLOSSES DU PORTIQUE DE LA VICTOIRE

MOSÈS. TRAJAN. RICHELIEU. BISMARCK.

ALBERT DU BOIS

LE CYCLE DES DOUZE GÉNIES

SI DIEU N'EXISTAIT PAS...!

(VOLTAIRE)

DRAME PHILOSOPHIQUE EN QUATRE ACTES

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1919

LE CYCLE DES DOUZE GÉNIES

Le Cycle des Douze Génies évoque scéniquement une suite d'époques essentielles de la vie morale de l'humanité. Chacune de ces époques est peinte dans la lumière que projette sur elle quelque grand esprit contemporain.

Voilà donc la relation qui existe entre les douze Génies et les douze poèmes : Les douze Génies, les douze grandes clartés, éclairent ces douze drames. Et n'est-ce pas juste, puisque ces douze époques ne nous apparaissent plus dans la nuit du passé, qu'à travers le rayonnement de ces grandes âmes ?

Ces douze Génies et ces douze époques essentielles de la vie morale de l'Humanité sont : Homère et le culte de la beauté de l'Hellas héroïque ; David et l'épopée passionnelle ardente et farouche de la jeunesse d'Israël ; Ezechiel et l'effort désespéré du Sage contre la bestialité des races maudites ; Démosthènes et l'épanouissement de la persuasive et souriante sagesse de l'Attique ; l'Apôtre Paul et la lutte entre le Judaïsme et le Paganisme moral ; Juvénal et la lutte de ce même Judaïsme contre le Paganisme civique ; Rabelais et l'épanouissement de joie de la Renaissance ; Cervantès et Shakespeare, le commencement de la décadence de la misérable Espagne, se riant des rêveurs qui sont les vrais Vivants, et le commencement de la suprématie de la noble Angleterre, dédaignant ceux qui ne pensent point et qui sont les seuls Morts ; Voltaire et l'avènement de la Raison ; Lord Byron et la crise d'égoïsme du Romantisme ; Victor Hugo et la crise de sensiblerie de la fin du XIXe siècle.

Bien entendu, l'auteur n'a pas plus prétendu peindre complètement ces “ époques ” qu'il n'a prétendu sculpter des statues en pied de ces “ génies ”. On trouvera seulement dans

chacun des douze poèmes, *un reflet* du sentiment qui domine l'œuvre dans laquelle cette époque survit. C'est ainsi que *Hélène et Pénélope* (Homère) montre l'ardent amour de la Beauté, de l'Hellas Homérique ; Que *Gazelle de l'Aurore !* (David) saigne de la passion farouche et violente qu'exprimèrent les rois guerriers et visionnaires, à qui l'on attribue les Psaumes et le Cantique des Cantiques ; Que L'*Aphrodite et le Khéroûb* (Ezechiel) évoque le terrifiant cauchemar du Prophète de la Terreur ; Que *Le Casque de la Déesse* (Démosthènes) reflète la sagesse souveraine de la souriante Athènes ; que *La Conquête d'Athènes*, (L'Apôtre Paul) vibre des généreuses illusions de l'aurore du Christianisme ; que *Bérénice l'Hérodienne* (Juvénal) retentit des colères véhémentes du citoyen Romain, menacé dans son impérieux égoïsme; que *Rabelais* (Rabelais) s'épanouit de l'éclat de rire de l'Homme qui renaît à la Vie ; que *La Dernière Dulcinée* (Cervantès) est toute imprégnée du dédain du Castillan devant les vaincus ; que *Betty Hatton*, et *Paphnuce Smith*, clament la nécessité de ne rêver que pour soi-même : morale des incroyables aventures de l'Œuvre signée " Shakespeare " ; que *Si Dieu n'existait pas... !* (Voltaire) est plein du fracas des formidables écroulement que peut provoquer le coup de plume criminel ou auguste — qui sait ! — d'un homme d'esprit ; que l'*Aristocrate* (Lord Byron) peint l'égoïsme de ces Erostrates du Romantisme, décidés à édifier à tout prix le monument de leur orgueil ; que *Victor Hugo* (Victor Hugo) exprime la compassion, un peu irréfléchie et tumultueuse de la seconde moitié du XIXe siècle devant la misère des faibles.

Toute notre âme est en l'âme de ces hommes et nous ne pouvons que recommencer leurs rêves et revivre les drames ou les comédies de leur vie.

NOTULE SUR LE DIXIÈME POÈME
(VOLTAIRE)

D'excellents comédiens, et notamment M. Armand Bour, qui créa les troisième, septième et huitième Poèmes du Cycle des Douze Génies, s'efforcèrent avec persévérance d'organiser des représentations de cet ouvrage. J'avoue n'avoir apporté aucune bonne volonté à les y aider, en raison de ce scrupule que je ressens devant mon drame : Je crains que, par le détail, la pièce n'aille à l'encontre de l'idée qui l'inspire et la domine. Elle fut écrite pour illustrer le fait que chaque conscience s'est créé un Dieu intime, qui vaut ce que vaut cette conscience, et qu'il est d'une imprudence extrême de retirer leur Dieu de terreur, à ceux qui eurent besoin d'un Dieu de terreur, et qu'il est d'une cruauté stupide de retirer leur Dieu de bonté à ceux qui eurent besoin d'un Dieu de bonté. La nécessité de peindre exactement le prestigieux esprit que j'ai entrepris d'évoquer dans cette pièce m'a obligé à imaginer une Action au cours de laquelle le protagoniste du drame put se livrer à son occupation favorite " d'écraser l'infâme ". On trouvera donc dans cet ouvrage un ou deux passages où il s'exprime avec quelque violence, contre certains dogmes du christianisme. Ces passages, il me serait pénible qu'ils fussent dits en public, car là, je ne pourrais, comme dans ce volume, les souligner des explications, des rectifications nécessaires. Je n'entends point en effet attaquer une Religion quelconque, ou blasphémer un Dieu quelconque. Je ne me consolerais pas d'avoir été pour l'un de mes semblables l'occasion de la perte de sa foi religieuse. Si usés, si vains que puissent être les sophismes que j'emprunte à Voltaire, il ne me convient point de leur donner le prestige de la Scène. Loin de ne croire en aucun Dieu, je crois en tous les Dieux et je considère comme une action néfaste, de railler ou de bafouer le Dieu de qui que ce soit. S'il m'est permis de me citer, non que je juge mes paroles particulièrement heureuses, mais parce qu'elles ont si peu d'écho que je puis sans inconvénient les dire et les redire :

— " *Endormir la douleur c'est presque la guérir !...* "
— " *Je crois qu'on est divin quand on sait consoler !...* "

Voilà ce que je crois. Adorez tant que vous voudrez. Adorez tant que vous pourrez. Que ce soit un bâton mal sculpté, un tube digestif, un rêve, je m'incline devant vous qui adorez et je respecte votre extase — profondément.

Ce temps plus qu'aucun autre d'ailleurs, a prouvé quelle pauvre chose est la raison humaine. Quelques heureux hasards, ont mis à notre service certaines

forces de la nature, mais ces apparents progrès dans l'ordre matériel n'empêchent nullement la plus aveugle bestialité de s'affirmer dans les âmes obscures des prétendues élites. Je ne fais pas ici allusion aux déchaînements des foules. Je songe aux aberrations mentales des poètes incapables de distinguer le vers de la prose, des peintres ou critiques d'art qui voient dans les barbouillages tracés par les mouvements réflexes de la queue d'un âne, les jeux de lumière du génie, des politiciens qui édifient à coups de massacres leurs rêvasseries d'universelle tendresse.

Nos sciences morales sont des amas d'absurdités, qui dissimulent leur néant sous des affirmations emphatiques, des mots hermétiques, des formules cabalistiques...

Bon charbonnier, tu es, je te le jure, bien plus sage que tous ces sages, quand tu crois aveuglément à la lutte triomphante de la Bonté contre le Mal, de la Justice contre le Mensonge... N'écoute jamais les sarcasmes des Malins, des Savants, des Philosophes. Ils en savent au fond, moins que toi, sage ignorant ! Tiens ! ce prodigieux, cet éblouissant Voltaire, le plus haut génie de notre race, se croyait-il assez supérieur à toi, parce qu'il avait fait rire son siècle de cette histoire follement absurde — à laquelle toi-même, peut être, tu as quelque peine à croire — du prophète Jonas, dévoré, puis après trois jours vomi, par le gigantesque poisson... Hé bien pourtant, c'est toi, qui as raison, de ne pas insulter la Bible, à cause de cette prodigieuse déraison... Quand le formidable Livre d'Israël nous conte une chose, il faut être en vérité, bien aveuglé par sa confiance en soi-même, pour faire le plaisantin devant ce tas de débris effrayants : pourpres royales souillées de sang, airain de divinités terribles encrassés des fumées grasses où s'exhalaient des chairs humaines, Tyr et Sidon, Thèbes et Ninive, Babylone et Memphis ! Tout le mystérieux et splendide Orient revit pour qui de ses mains pieuses et averties touche à ce farouche monceau de débris... Croire au Poisson de Jonas, joie de ce spirituel M. de Voltaire, à peine peux-tu t'imposer un tel acte de foi, et pourtant c'est l'incrédule qui a tort, c'est la Bible qui a raison ! Ce Poisson est un symbole très clair pour qui sait lire les signes cunéiformes de Ninive, dont Voltaire ne soupçonnait même pas l'existence. Si je te parlais du " Vaisseau " de Paris, tu me comprendrais sans doute et il fut un temps ou les idées de poisson et de Ninive " la ville du Poisson ", s'associaient tout naturellement, en des métaphores banales et en des symboles transparents.

Albert du Bois.

PERSONNAGES.

HANS MULLER
VOLTAIRE
WAGNER
HENRI XIII
LE PÈRE NONOTTE
LE CHAMBELLAN VON HOLLET
LE BARON THUNDER-TEN-TRONKH
ROTHENFLÜH
LE CAPITAINE DES GARDES
LE MAJORDOME
UN SERGENT DES GARDES
OTTO
FRANZ
KARL
ULRICH
REINHARDT
WOLF
UN VALET
UN VIEUX BOURGEOIS
UN GROS HOMME
UN PETIT GARÇON
LA MARGRAVE
VIVIANE D'ETELSBACH
PIA D'ETELSBACH
Mme DENIS
LA DUEGNE
LA FILLE DU VIEUX BOURGEOIS
UNE GROSSE FEMME
UNE PETITE FILLE

ACTE I

L'HOMME QUI SOURIAIT...

ACTE I

Une Salle du Palais Grand-Ducal à Eppenheim.

SCÈNE I

VOLTAIRE, WAGNER, Mme DENIS, UN VALET

WAGNER, *entre suivi de Voltaire. (Soixante ans) et de Mme Denis (une femme d'une quarantaine d'années.)*

WAGNER, *bas au Valet*

Dites à Monseigneur que c'est le grand Voltaire !

LE VALET

Bien Monseigneur !

(Il sort.)

SCÈNE II

VOLTAIRE, WAGNER, Mme DENIS

WAGNER

Ici, Monsieur, dans cette terre
Souveraine, où, depuis quatre cents ans et plus,
Les Grands-Ducs d'Eppenheim sont maîtres absolus
Mon frère sera fier d'abriter le génie...

VOLTAIRE, *protestant*

Oh !... un faible vieillard, qu'une étrange ironie
Du sort, oblige à fuir ce puissant souverain,
Qui prête à l'aigle noire une voix de serin...

(*Wagner rit.*)

Le serin a la voix plus puissante que l'aigle !
Vous m'avez mal compris... très mal ! Oh ! c'est la règle !
Quand je vante quelqu'un, l'on comprend toujours mal...
Se moquer du prochain est un travers fatal !
Frédéric est un sage, un grand homme, un grand prince ;
Son unique défaut — et Dieu sait s'il est mince ! —
C'est d'estimer trop haut les petits vers qu'on fait
Pour qu'il les signe de son grand nom !

WAGNER

Il vivait
En prince philosophe, honneur de l'Allemagne,
Ayant votre sagesse illustre pour compagne...

VOLTAIRE *l'interrompt en ricanant*

Et quelques grenadiers... pour compagnes aussi.
Ne comprenez pas mal surtout cette fois-ci !

WAGNER

Et voilà qu'à présent, l'Allemagne l'accuse,

D'avoir, comme Denis Tyran de Syracuse
Traita Platon, traité le Sage glorieux !

VOLTAIRE, *protestant*

Oh ! Platon... Je ne suis qu'un pauvre homme... bien vieux !

WAGNER

Notre siècle a parlé par vos lèvres augustes !

VOLTAIRE

Mais non, mais non ! J'ai dit, — pas mal ! — des choses justes...
Tout le monde en avait fait autant avant moi !

WAGNER

La Raison voit en vous, son pontife et son roi !

VOLTAIRE

Oh ! vous me faites peur ! Tout ce qui pontifie
Et pond, poncivement, la raison s'en méfie !

WAGNER

Je ne suis qu'un barbare et je m'exprime mal !

VOLTAIRE

Non ! Mais vous exaltez un piteux animal.
J'ai haï les fripons et ri des hypocrites...
Ce sont là des plaisirs et non point des mérites !

WAGNER

Vous servir est ma gloire et ma joie...

VOLTAIRE

En effet !

Nul ne m'offrait asile et vous, vous l'avez fait

En m'ouvrant le pays charmant où vos ancêtres
Plus grands que de grands rois, furent de sages maîtres.

WAGNER

Mon frère, le Grand-Duc régnant, en sera fier !

VOLTAIRE, *bas à Mme Denis*

Il le dit trop !

WAGNER, *un peu inquiet*

Très fier ! j'en suis certain !

VOLTAIRE, *bas*

C'est clair
D'être à tel point certain d'une chose incertaine...

WAGNER, *essayant de dissimuler son inquiétude avec une gaucherie et une roideur germaniques*

Très fier... Je vais le prévenir... Je vous l'amène...
(*Il sort.*)

SCÈNE III

VOLTAIRE, Mme DENIS

VOLTAIRE

Hé bien ma nièce ?

Mme DENIS

Hé bien ? Pourquoi nous quitte-t-il
Si brusquement ? Il est prévenant et gentil
Ce petit allemand... mais je suis inquiète.

VOLTAIRE

Peut-être, eûmes-nous tort, d'écouter ce poète
Teuton. Cela dit tout ! Ce poète teuton !
Qui nous sert la plus velche emphase de son ton.
Quand nous vîmes pourtant, nos personnes saisies
Par le butor hurlant : " Je veux les *Poeshies*
Du roi mon maître ! " et que ce tendre Eliacin
Vint nous offrir l'abri du grand-duché voisin,
Je dois vous l'avouer, je trouvai charmants, presque,
Les pénibles efforts de sa roideur tudesque,
Pour donner un essor léger aux madrigaux,
Qu'il m'offre avec des airs béatement nigauds...

Mme DENIS

Je lui crois un secret qui lui pèse et le hante.

VOLTAIRE

Il craint que je ne trouve à mon gré triomphante
Notre réception au palais grand-ducal !

Mme DENIS

Non ! Le pauvre garçon souffre de quelque mal
Qu'il voudrait oublier, contre lequel il lutte !
Son sourire est contraint.

VOLTAIRE

Hé sans doute, il débute
Comme il sied et convient — sentimentalement ! —
Sur les sentiers fleuris d'un amour allemand !
J'ai deviné cela depuis la première heure,
Alors que d'une voix sourde d'homme qui pleure,
Il me disait ouvrant ses grands yeux un peu fous :

“ Monsieur, je voudrais être un sage comme vous,
“ Et rire de bon cœur de ces détresses vaines,
“ Dont le poids fait fléchir nos épaules humaines !

(*Riant.*)

Ah ! Ah !... Je serais mort du tour prétentieux
Des mots, s'il n'avait eu des larmes dans les yeux !

SCENE IV

VOLTAIRE, Mme DENIS, WAGNER, HENRI XIII

(*Celui-ci vêtu magnifiquement est précédé d'un majordome et de deux hallebardiers.*)

LE MAJORDOME

Monseigneur le Grand-Duc d'Eppenheim !

WAGNER, *à Henri XIII montrant Voltaire*

Voici l'homme
Illustre qui veut bien...

HENRI XIII, *l'interrompant*

Il suffit. — Majordome
Laissez-nous !

(*Le Majordome et les hallebardiers sortent.*)

WAGNER, *bas à son frère, suppliant*

Dites-lui qu'il est le bienvenu,
Mon frère !...

HENRI XIII, *après avoir longuement examiné Voltaire en silence*

Votre nom, Monsieur, Nous est connu.
Vous avez composé, dit-on, plus d'un ouvrage
Estimé dangereux, même en Notre entourage,
Car Eppenheim aussi compte quelques vauriens,
Que l'on flétrit du nom fâcheux de " Voltairiens "...

WAGNER

Mais... mon frère !

HENRI XIII

On vous croit du talent, du génie,
On vous dit : créateur, grand homme... — Peuh ! — Je nie
Qu'un poète, un auteur, un arrangeur de mots,
Ait le moindre pouvoir sur d'autres que des sots ;
Je nie absolument, qu'il puisse être grand homme !
Quand bien même il pondrait tous les huit jours un tôme,
Moi je dirai toujours : Pourquoi l'admire-t-on ?

VOLTAIRE, *bas à Mme Denis*

Non ! Il est étonnant ce teutonnant teuton !

HENRI XIII

Voici, monsieur, ce que m'écrit le roi de Prusse ! :

(*Lisant* :)

" Mon cousin, — on me mande que le nommé Arouet, dit
" Voltaire, sujet français, accueilli par Nous à Postdam,
" comblé de Nos bienfaits et qui Nous a payé de la plus
" noire ingratitude, a l'intention de chercher refuge dans le
" Grand-Duché.

" C'est un personnage des plus dangereux qui s'est fait

" le chorifée de l'incrédulité, et le défenseur d'une foule de
" principes de désordre et de sédition.

" Son talent, Nous dirons même son génie (*Il rit.*) le
" rendent extrêmement redoutable. (*Il rit.*) Cet homme est
" un véritable danger social.

" Son arrivée dans le Grand-Duché, où l'on Nous assure
" que certains factieux abusent de l'indulgence d'un gouver-
" nement paternel, pour prêcher et répandre des doctrines
" subersives, Nous semble de nature à entraîner des conséquen-
" ces fâcheuses. Aussi croyons-Nous devoir avertir Votre
" Altesse Sérénissime de s'en méfier. Nous l'engageons à
" prendre envers le dit Voltaire les mesures convenables.
" Sur ce, etc., etc... "

" *Son talent ! Son génie* " !... Il faudrait que je crusse
Au pouvoir des grands mots du naïf roi de Prusse
Pour m'effrayer du ton dont il me crie " au feu ! "
Hé bien, monsieur, votre talent déployez-le !
Mes sujets ont l'esprit pondéré, droit et sage,
Sauf quelques gens de rien pas un sur cent je gage,
Ne perd son temps à lire, à rêver, à penser.
Vous pouvez barbouiller des mots, vous dépenser,
Faire jaillir du feu de toutes les facettes
De cet esprit français que vantent les gazettes,
Pondre des in-quartos et des in-octavos,
Philosopher par monts, sophistiquer par vaux,
Vous poser en apôtre ou vous montrer en pître,
Couler votre génie, en roman, en épître,
En ode, en épopée, en tragédie, en... Peuh !
Tout ce que vous voudrez, moi je m'en moque en peu.
Mon bon peuple, enfermé dans sa vallée austère,
Se dira : quel farceur que ce Monsieur Voltaire !

WAGNER, *furieux*

Mon frère !...

HENRI XIII, *lourdement ironique*

Vous, mon frère, Oh ! vous êtes féru,
De bel esprit, de vers, d'art et vous avez cru
Que tout ce faux éclat qui scintille et miroite,
Séduirait l'alouette à la cervelle étroite...

WAGNER, *hors de lui*

Assez mon frère !

HENRI XIII, *riant d'un air de triomphe*

Mais l'alouette...

WAGNER, *exaspéré*

Assez !...

(*Un silence. Ils se regardent haineux et menaçants.*)

HENRI XIII, *avec une dédaigneuse supériorité*

Soit !
Le sujet vous déplaît, mon frère, on le conçoit.
Je veux être pour vous un bon frère, mon frère !

(*Il fait de ce titre tout un poème de haine.*)

Nul je crois, ne pourra prétendre le contraire,
Quand on saura ce que je fais pour vous prouver,
Qu'un poète, — et je crois qu'on ne peut mieux trouver,
Car, Monsieur, de ce temps est l'oracle suprême ! —
Qu'un poète n'est rien, ne peut rien par lui-même,
Qu'il n'est grand que sur un grand tas de sots juché !

(*à Voltaire* :)
Conquérez donc par votre esprit Notre Duché !
Prouvez votre talent ; montrez qu'il est possible
Que vous circonveniez des gens d'esprit paisible,
Il Nous plaît de braver ce péril et de voir
Ce que vaut le génie et quel est son pouvoir !

VOLTAIRE

Comme je ne crois pas que ma carcasse antique,
Se conserverait bien dans votre sel attique,
Je n'abuserai pas de l'hospitalité,
Que vous m'offrez si noblement...
(*Soudain une flamme jaillit de son œil. Sa voix siffle sèche et cassante. Ce n'est plus le vieillard souriant et doux que l'on a vu jusque là.*)
J'aurai quitté
Vos états dès ce soir !

WAGNER, *suppliant à Voltaire*

Monsieur je vous en prie !...
(*à Henri XIII :*)
Mon frère !...

HENRI XIII, *à Voltaire, presque aimablement*

Dans huit jours, Monsieur, je me marie
(*Montrant Wagner.*)
Nous nous marions !...

VOLTAIRE, *à Wagner, surpris*

Vous !...
(*Wagner baisse la tête. Voltaire dans son attitude et dans celle de son frère peut deviner tout un drame.*)

HENRI XIII, *presque aimable*

Vous ne partirez pas,
Sans avoir vu comment dans nos petits états,
Nous savons arranger d'assez galantes fêtes...
On vante, assurément, les choses que vous faites
A Paris, mais enfin l'on peut voir nos essais !

VOLTAIRE

Oui, vous avez le goût délicat, je le sais !

HENRI XIII

J'aime l'art, excepté l'inepte poésie !...
Mais à propos, pourquoi, changeant de fantaisie
Notre grand Frédéric, que vous aviez charmé,
S'est-il en ennemi tout à coup transformé ?
D'où vient cette colère et quel fut votre crime ?

VOLTAIRE

Je suis une innocente et candide victime...

HENRI XIII, *incrédule*

Oh !

VOLTAIRE

Mon crime est bien mince et bien infime, Duc !
Après trois ans, le roi que je surnommais " Luc "
Et qui trouvait le nom charmant sans le comprendre,
A flairé par quel bout il lui fallait le prendre...

HENRI XIII

Luc est un joli nom.

VOLTAIRE, *ricanant*

Luc ? Luc !...

HENRI XIII

N'est-il pas vrai ?

VOLTAIRE

Retournez-le, de grâce, et je vous répondrai...

SCÈNE V

LES MÊMES, LE MAJORDOME

LE MAJORDOME

Altesse !

HENRI XIII

Qu'est-ce, Aelbrecht ?

VOLTAIRE, *bas à Mme Denis*

C'était donc à la noce
Que notre jeune ami rêvassait.

LE MAJORDOME, *bas au Duc*

Le carrosse
De la Margrave approche.

HENRI XIII

Ah ! Vite !... Allons ! Courons !

(*à Voltaire.*)

Salut, salut, monsieur !

(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE VI

VOLTAIRE, WAGNER, Mme DENIS

WAGNER

Ces horribles affronts,
Ce ton d'un ignorant qu'un fol orgueil égare,
Ces discours insensés et grossiers d'un barbare...

VOLTAIRE, *l'interrompant*

Que vouliez-vous qu'il fît contre un sot ? — Qu'il sourit !

WAGNER

Vous êtes généreux !

VOLTAIRE

Mais qu'est-ce qu'il m'apprit...?
Vous vous mariez !

WAGNER

Oui !

VOLTAIRE

Que l'on vous félicite !

WAGNER

Pourquoi ?

VOLTAIRE

Ce mariage...

WAGNER, *protestant de son indifférence*

Oh !...

VOLTAIRE

La chose mérite
Que l'on s'en réjouisse...

WAGNER, *d'un air gêné*

Oui...

VOLTAIRE

Quel étrange oui !

WAGNER

Hélas !...

VOLTAIRE

Vous avez l'air...

WAGNER, *l'interrompant*

J'ai l'air très réjoui !
Voyez comme le Duc vole au-devant de celles
Qui viennent : la Margrave avec mesdemoiselles
D'Etelsbach, Viviane et Pia — nos amours ! —
Deux sœurs que nous allons épouser dans huit jours,
Mon frère et moi.

VOLTAIRE

Deux sœurs, deux frères : c'est très tendre !

WAGNER

Très ! De méchantes gens, osent parfois prétendre,
Qu'il fallait rapprocher les deux Etats voisins,
Et que pour accomplir ces fécondants dessins,
Mon frère le Grand-Duc épousant Viviane,
Je devais épouser l'aînée !

VOLTAIRE

Ah !

WAGNER

Un profane
Jurerait que j'achète — et pas pour rien ! — le sort
Enviable et brillant de Margrave-consort.

VOLTAIRE

Vous êtes un heureux !...

WAGNER

Moi ?

VOLTAIRE, *avec un clin d'œil à Mme Denis*

Nature charmante !
Qu'un hymen à bâcler n'exalte ou ne tourmente
Pas plus qu'il ne convient... Car, ouvrir ou fermer
Les bras, qu'importe au Sage incapable d'aimer... !

WAGNER, *piqué*

Incapable d'aimer !... Si j'aimais une femme,
Si je m'étais dressé quelque cher Dieu dans l'âme,
Et puis, si, l'adorant — l'adorant ! — loin de moi
Je la voyais partir, s'en aller, sans émoi,
Sans un pleur de regret, sans détourner la tête,
Si, le front souriant et les regards en fête,
Elle acceptait de vivre aux bras d'un autre, alors
Tous mes rêves détruits et tous mes désirs morts,
Dans le gouffre effroyable au fond duquel je tombe,
Est-ce que tout pour moi ne serait pas la tombe ?
Est-ce que tout pour moi ne serait pas la nuit ?
Qu'importe au mort glacé la route que l'on suit
Tandis qu'il dort, les deux mains jointes dans sa bière ?
Qu'importe à ses yeux clos, ou l'ombre ou la lumière...

VOLTAIRE, *l'interrompant*

Bon !... Bon ! Laissons ce mort s'ennuyer dans son trou !...
Vous êtes, je le vois, amoureux comme un fou !...

WAGNER

Moi !...

VOLTAIRE

C'est clair, vous brûlez d'une ardeur insensée
Pour... votre fiancée...

WAGNER, *amèrement*

Oui... Pour ma fiancée !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, VIVIANE

(*Dix-sept ans, très mutine, très remuante. Elle entre en courant et en riant.*)

VIVIANE

Ah ! Ah ! Ah !.. Toi ! c'est toi, Wag ! mon bon Wag,... c'est toi !

(*Remarquant seulement Voltaire.*)

Pardon Monsieur !

(*Son rire la reprend.*)

Ah ! Ah ! Non, c'est plus fort que moi !
Je ris !.. L'excellent tour ! Ils sont à ma poursuite !
Cache-moi ! Dis ! Veux-tu ? Viens Wag ! Cachons-nous vite !
Cachons-nous ! cache-moi ! Vite ! Allons ! N'importe où !
Mon duché pour un trou... pour un tout petit trou...

(*S'apercevant enfin de l'air sérieux de Wagner.*)

Quel air grave ! Qu'as-tu ?

WAGNER, *solennel, montrant Voltaire*

Ma chère oiselle espiègle,
Inclinez-vous bien bas, vous êtes devant l'aigle !

VOLTAIRE, *protestant*

Dire : un aigle ! en montrant un pauvre vieux monsieur...

WAGNER, *l'interrompant*

Voltaire !

VIVIANE, *surprise*

Oh !

VOLTAIRE, *à Wagner*

Plus de feu dans le bel œil rieur...
Criminel... criminel voulez-vous bien vous taire !
(*à Viviane.*)
Un vieux singe empaillé cet aigle de Voltaire...
Expliquez-nous pourquoi vous vouliez vous cacher...

VIVIANE

Oh ! non !

VOLTAIRE

Je vous en prie !

VIVIANE

Oh !
(*Son rire la reprend.*)
Oui ! Je vais tâcher...
Lorsque nous nous trouvions à moins d'un quart de lieue
Du château, je devais passer ma robe bleue,
(La robe des amours, la robe des attraits !)

Dans un second carrosse, arrangé tout exprès,
Et qui suivait le nôtre, en boudoir de voyage...
Recevoir des salams et des discours m'enrage,
Et j'avais parié que ceux du premier jour,
Je les tuerais dans l'œuf, par quelque excellent tour.
A peine en mon boudoir-carrosse m'eut-on mise,
Qu'éloignant un instant notre soubrette Lise,
Du carrosse arrêté je sors en tapinois.
Je m'esquive sans bruit, me glisse dans le bois
Et pénètre au château par les communs. Personne
Ne me voit. La canon gronde. Le bourdon sonne.
Notables, magistrats autour du duc rangés,
Attendent le carrosse importants et figés
En de pénibles airs de lourde fausse joie.
Moi — ce fut merveilleux ! — sans que nul ne me voie,
Je me glisse au-dessus du porche principal...
Là, dominant le groupe auguste, j'avais mal
A me tenir de lui crier dans les perruques :
" Hé gros bonnets ! Je suis à deux pas de vos nuques !
" Vous êtes sous le feu de mes regards divins !
" Du fond de l'œil-de-bœuf, je vois vos dos bovins ! "
Enfin notre carrosse au coin de l'avenue
Paraît. Sensation. Changement de tenue :
Dos dérondis, cols redressés, jarrets cambrés.
Puis tirant un papier où l'on a dénombré
Mes vertus, mes beautés, mes mérites, mes charmes,
Sans remarquer ou mon absence, ou les alarmes
De ma mère, le gras et lourd burguemeister
Commence à seriner poussivement cet air :

(*Saluant d'un air gauche après chaque mot.*)

" Votre Altesse merci,

" D'avoir choisi
" De vivre ici...
" J'en suis si
" Désépaissi,
" Que j'en cousis
" Tout cramoisi,
" Le discours si
" Bien réussi,
" Que voici !..
" Patata — Patati,
" Comme je suis gentil,
" Vous aussi !... "
Il faisait des saluts, tanguait des deux épaules,
Disait si drôlement, des fadaises si drôles,
A mon Altesse absente, à mes charmes lointains,
Que je ne sais vraiment comment j'y tins... J'y tins
Si peu d'ailleurs, que l'un des laquais de son siège,
Comme je me pâmais, remarqua le manège...
Il pousse un cri : Chacun regarde et puis...

TOUS

Et puis ?..

VIVIANE

Je comprends la grandeur de mon crime... et je fuis !

WAGNER

Qu'allez-vous faire ?

VIVIANE

Rien !

VOLTAIRE

Et qu'allez-vous leur dire
A votre mère, au Duc ?...

VIVIANE

Au Duc je vais sourire.
Quant à ma mère — bah ! — je pleurerai s'il faut !
Oh ! elle n'ose plus me gronder aussi haut...
Car elle a peur !

VOLTAIRE

Peur ?...

VIVIANE

Oui !

VOLTAIRE, *riant*

De ces terribles griffes...?

VIVIANE

Si je voulais ! — Imaginez qu'on se rebiffe,
Le jour du mariage et que l'on dise " Non ! "
Quel bon tour ! Avouez que le tour serait bon !

VOLTAIRE

Et l'amour ?

VIVIANE

Quel amour ?

VOLTAIRE, *ironique*

L'amour qui tient la torche
D'Hymen ?

VIVIANE, *reprise d'un fou rire*

Non ! J'étais là dans l'œil-de-bœuf du porche,
Et j'aurais pu pêcher les discours bien fourbis,

Dont les rouleaux pointaient aux basques des habits...

WAGNER

Mais je crois les entendre...

Mme DENIS

Ils viennent !...

VIVIANE

Oui !... que faire ?
Maman est malgré tout, parfois un peu sévère...
Oh ! que vont-ils me dire et me faire... ?

VOLTAIRE

Rien !

VIVIANE

Rien ?

VOLTAIRE

Je vais tout arranger !

VIVIANE

Vous ! Oh ! ce serait bien !
Mais comment pourrez-vous ?... Je n'ose pas le croire...

VOLTAIRE

Surtout dites " amen " à ma petite histoire !...
Tenez, seyez-vous là ! Prenez l'air stupéfait.

(*à Mme Denis :*)

Vous, placez-vous devant !

(*Il la place de façon à ce que Viviane demeure un instant cachée à ceux qui entrent par le fond.*)

VIVIANE, *pouffant*

Comme j'ai ri !

VOLTAIRE, *surveillant de l'œil ces arrangements*

Parfait.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE GRAND-DUC, LA MARGRAVE, NONOTTE, HANS MULLER

VOLTAIRE, *s'avançant vers Henri XIII et la Margrave qui entrent les premiers*

Altesses, j'en suis sûr, votre détresse est grande...

HENRI XIII

Qu'est-ce à dire ?

LA MARGRAVE

Ma fille ?...

VOLTAIRE

Il faut que je vous rende

Celle que vous cherchez !

(*Mme Denis s'écarte. Le Grand-Duc et la Margrave aperçoivent Viviane qui les regarde d'un air étonné, la bouche ouverte.*)

LA MARGRAVE

Viviane !

HENRI XIII

Comment !

LA MARGRAVE, *furieuse*

Hé bien qu'avez-vous fait... malheureuse... ?

VOLTAIRE, *s'interposant*

Un moment.

(*Avec un calme souriant.*)

Tout ce qui vient de se passer, je revendique
L'honneur — l'immense honneur — d'en être, moi, l'unique
Cause!

LA MARGRAVE, *surprise*

Vous !

HENRI XIII

Vous ?

LA MARGRAVE

Comment !.. Vous, Monsieur !

VOLTAIRE, *montrant Nonotte* (*un grand-prêtre austère et noir dans son costume de Jésuite*) *et Hans Muller* (*une figure de prêtre plus vivante, moins ascétique — un homme d'une cinquantaine d'années, que son rabat et son col blanc rendent moins sombre que le Père Nonotte.*)

J'aperçois
Deux oints du Seigneur.

HENRI XIII, *étonné*

Mais...

VOLTAIRE, *béatement*

Il se peut que je sois
Obligé de blesser votre raison surprise.
J'appelle à mon secours ces docteurs de l'Eglise...
(*Montrant Hans Muller.*)
C'est ?

HENRI XIII

Le digne Doyen d'Eppenheim, Hans Muller.

LA MARGRAVE, *présentant Nonotte*

Mon confesseur, Nonotte.

VOLTAIRE

Ils vous rendront tout clair !
(*Très bénin et très onctueux.*)
Votre Altesse tantôt me déclarait : je nie
La valeur du talent, le pouvoir du génie...
Je me suis dit : Peut-on croire que l'Eternel
Mette en vain ce rayon sur le front d'un mortel ?
Le Génie est le plus glorieux diadème.
Il est comme un reflet du grand Auteur lui-même,
Dieu qui fit toute chose, avec tant de raison,
Créa pour éclairer notre étroit horizon,
Pour montrer dans la nuit les routes vers les faîtes,
Les fronts illuminés de rayons des prophètes.
(*à Hans Muller.*)
Je ne me trompais pas — du moins jusqu'à ce point ?
Pourrait-on le prétendre ?

HANS MULLER, *avec un geste significatif de dénégation que Voltaire imitera plus tard*

On ne le pourrait point !

VOLTAIRE, *avec une onction de plus en plus grande*

Dieu peut donc nous prouver — si Sa gloire l'exige —
Par un fait éclatant, un miracle, un prodige
Comme il s'en est produit — tant ! — pour notre salut,
Que l'on doit respecter ceux que Sa grâce élut...

(*S'adressant surtout à Nonotte.*)

En principe, mon Père, est-ce absurde et risible,
Divinement parlant ?

NONOTTE, *méfiant et froid*

A Dieu, tout est possible.

VOLTAIRE, *à Hans Muller*

Je ne me trompais pas... du moins jusqu'à ce point ?
Pourrait-on le prétendre ?..

HANS, *avec son même geste*

On ne le pourrait point.

LA MARGRAVE

Mais... ma fille...

HENRI XIII

Il s'agit...

VOLTAIRE, *l'interrompant*

... De votre fiancée !

HENRI XIII

Je ne vois...

Un instant ! suivez bien ma pensée...
Ne croyez pas que j'aie été dire au Seigneur :
" Faites un grand miracle en mon petit honneur !
" Permettez que j'enseigne à cette auguste tête,
" L'art, pour elle trop fin, de comprendre un poète ! "
Non pas ! — J'ai dit : " Voici Seigneur un Duc régnant,
" Un Grand-Duc souverain d'Eppenheim, dédaignant
" Votre œuvre, dans ce qui fait sa plus belle gloire,
" Méprisant le génie et refusant d'y croire !
" La chose est importante ! Un Grand-Duc !

(*Sournois, aux ecclésiastiques* :)

Sur ce point
Pourrait-on disputer ?

(*Imitant le ton et le geste de Muller*)

On ne le pourrait point !...
" N'eussiez-vous de la Foi ", dit l'Apôtre...

HENRI XIII, *l'interrompant*

Il me tarde...

VOLTAIRE, *protestant scandalisé contre l'interruption*

Un texte saint ! — " Que gros comme un grain de moutarde
" Et vous transporteriez des montagnes ", Or, moi,
C'est un pot de moutarde entier que j'ai de Foi.
Il est bien clair, et je m'en rapporte à l'Eglise,
Que mon pouvoir doit être immense... A moins qu'on dise,
Qu'un grand pot ne vaut pas un grain gros comme un point.
Pourrait-on le prétendre ?

On ne le pourrait point !

NONOTTE, *bas à Hans Muller qui visiblement a peine à contenir sa colère*

Du calme !

VOLTAIRE

Concentrant ma Foi la plus sublime,
Et les mérites d'un Grand-Duc Sérénissime,
Je priai le Seigneur de transporter, ici,
En un instant, l'exquise Altesse que voici...
Oh ! cela fut très dur ! La lutte fut mortelle !
Jacob contre son ombre à peine en livra telle !
L'Esprit d'en-bas disait : " Tu n'iras point en haut ! "
L'Esprit d'en-haut disait : " Lève ! Lève ! il le faut !
" La force centripète en aucun cas n'égale
" La puissance de ma vertu théologale ! "

VIVIANE, *l'air illuminé*

Ce fut comme un grand bond que je fis à pieds joints.

LA MARGRAVE

Quel conte !

HENRI XIII

Quelle histoire absurde !

VOLTAIRE

Tous les points
En sont corroborés par l'Eglise elle-même...
Ce miracle s'impose, autant qu'un théorème,
Et s'il n'est pas prouvé... que d'autres le sont moins !
Nos principes sont sains, comme sont nos témoins ;
Nous violons un peu les lois de la nature...
Un miracle est toujours une étrange aventure !

Les docteurs sont d'accord, je pense, sur ce point ?..
Pourrait-on le nier ?...

— On ne le pourrait point !...

NONOTTE, *à Hans Muller*

Du calme !...

HANS MULLER, *éclatant*

Non, non, non ! Je ne serais qu'un lâche,
Plus infâme et plus vil qu'un soldat qui se cache,
Si je restais les bras croisés quand, devant moi,
L'on outrage mon Dieu, l'on insulte ma Foi !

VOLTAIRE, *voulant protester*

Dieu... La Foi...?

HANS MULLER

Vaniteux comme tous les poètes,
Afin de pavaner votre esprit vous vous faites
Un jeu — jeu délicat, noble jeu plein de goût ! —
De ridiculiser ce qui pour nous est tout !
Pour vous c'est un mot drôle, un trait que l'on aiguise,
Un calembour lancé pour que chacun se dise,
Tandis qu'autour de vous l'on s'incline et sourit,
" Comme cet homme est fort, comme il a de l'esprit ! "
Pour nous c'est le seul but de la route suivie !
Pour nous c'est l'idéal de toute notre vie,
L'idéal pour lequel, ayant tout dédaigné,
Nous avons combattu, gémi, pleuré, saigné,
Dompté la chair qui hurle et l'âme qui soupire,
Méprisé le baiser, l'étreinte, le sourire,
Dit à l'amour : " Jamais ! " Dit au plaisir " Va-t-en ! "

Pour ne pas l'oublier, notre rêve, un instant !
Et je vous laisserais, moi stupide imbécile,
Moi vil lâche, souiller de votre esprit facile,
Le Dieu que nous portons serré contre nos cœurs !..
Je vous défends de prendre encor vos airs moqueurs !..

(*Il serre les poings d'un air menaçant.*)

VOLTAIRE

“ Je vous défends ”. L'ordre est formel et je m'éloigne...
Les points de ce sermon m'ont l'air de “ points ” à poigne.

HANS MULLER

Riez, riez Monsieur ! Riez !... J'aurai mon tour !
Un jour — et c'est bientôt que doit venir ce jour ! —
Malgré tout votre esprit et tout votre génie,
Quand vous serez râlant sur le lit d'agonie,
Prêt à paraître devant qui vous savez bien,
Nous en reparlerons de la Foi du chrétien !
Nous en reparlerons de vos traits, de vos pointes !..
La bouche haletante alors, et les mains jointes,
En cet instant terrible où tout vous dit adieu,
Nous en reparlerons du Mystère et de Dieu !
Et — vous le savez bien, au fond de l'âme ! — au prêtre,
Qui vous dira : c'est sûr ! vous répondrez : peut-être !

VOLTAIRE

C'est d'un art bien cruel, monsieur, mais d'un bel art
Que d'évoquer la mort pour un pauvre vieillard,
Et vous triomphez là d'une façon complète...
Mais vous ajouteriez encore à ma défaite,
Si vous disiez — Oh ! ce serait beaucoup plus fort ! —

Nous en reparlerons, lorsque vous serez mort !

(*bas à la Margrave :*)

Cet homme a mal compris. L'Eglise, sur la terre
Ne compte pas de fils plus soumis que Voltaire.

(*bas au Grand-Duc*)

Mon conte avait pour but d'excuser cette enfant
Qui vous adore...

HENRI XIII, *radieux*

Oui... n'est-ce pas ?

VOLTAIRE, *complaisant*

Triomphant !

HENRI XIII, *radieux*

Elle m'aime !

NONOTTE, *bas à Hans Muller*

Orgueilleux !

HANS MULLER

Orgueilleux ? Moi, mon père ?...

LA MARGRAVE, *à Viviane*

Vous ne me croyez pas dupe de lui, j'espère...

HENRI XIII, *à ses gentilshommes*

Précédez-nous !...

(*Cortège — Sortie de la Margrave, du Grand-Duc, de Viviane, des gentilshommes.*)

VOLTAIRE, *à Wagner, tandis que Viviane sort donnant la main au Grand-Duc.*)

Un couple idéal !...

WAGNER, *soupirant*

En effet...

VOLTAIRE, *à part*

Hé hé !... Il m'a semblé... qu'un soupir s'étouffait.

SCÈNE IX

Tout le monde est sorti. Voltaire, Wagner et Mme Denis vont suivre le cortège du Grand-Duc pour gagner les appartements réservés au Poëte et à sa nièce — Il ne reste en scène que les deux prêtres et un peu à l'écart Pia D'Etelsbach : une grande fille d'une trentaine d'années, sèche, anguleuse, noireaude, très laide.

VOLTAIRE, *à Wagner montrant Pia*

Qui donc est-ce péché mortel ?

WAGNER

Ma fiancée !...

VOLTAIRE

Ah !... vraiment !... Vous avez bien saisi ma pensée
J'espère...?

WAGNER

Très bien !

VOLTAIRE

Pour... un pécheur endurci...
Comme moi... le péché... c'est très joli !

WAGNER, *un peu amer*

Merci !...

(*Il sortent.*)

SCÈNE X

HANS MULLER, NONOTTE, PIA

HANS MULLER, *pensif*

Orgueilleux !...

NONOTTE

Un chrétien parle-t-il aussi haut ?
Pour ramener les cœurs c'est la douceur qu'il faut !

HANS MULLER

Mais pouvais-je laisser baver sur notre culte
Ce serpent !

NONOTTE

L'homme fort se tait quand on l'insulte.
En menaçant cet homme, en blessant son orgueil,
Vous l'avez endurci dans son erreur.

PIA, *à Nonotte*

L'accueil

Que j'ai fait au Marquis, mon fiancé, j'espère
Qu'il ne pouvait l'induire en tentation, Père ?

NONOTTE

Non ! Allez vous parer mon enfant ! Laissez-nous !

PIA

Me parer ? Me parer !... Oh ! Père y songez-vous !
Je vais, mon fiancé, le voir durant une heure !

NONOTTE

Hé bien, trouverez-vous occasion meilleure ?

PIA

Et si, si — car nos cœurs ont des recoins obscurs ! —
J'allais lui suggérer quelques désirs impurs ?
S'il allait abuser de moi par la pensée ?...

NONOTTE

On peut, honnêtement, aimer sa fiancée...

PIA

Aimer... mais désirer, mon Père ?

NONOTTE

C'est tout un !

PIA, *avec horreur*

Que dirait le bon Dieu si je tentais quelqu'un !...
(*Elle sort.*)

SCÈNE XI

HANS MULLER, NONOTTE

NONOTTE, *après un silence*

Vous avez endurci le pécheur dans sa faute !

HANS MULLER

Oui ! Je n'aurais pas dû parler à voix si haute.
Oui ! Je fus orgueilleux, violent...

NONOTTE

Maladroit !
Qui veut frapper trop fort, ne frappe jamais droit !

HANS MULLER

Oui ! Je me suis laissé gagner par la colère...
Son air railleur avait le don de me déplaire !
J'étais hors de moi-même et... mais vous l'avez dit,
Je suis un orgueilleux !

NONOTTE

Qui s'abaisse, grandit !

HANS MULLER

Mon père, croyez-vous qu'il ne serait pas sage,
D'avoir un entretien avec ce personnage,
Et de lui demander pardon, en vrai chrétien ?
Puis, car souvent, du mal, Dieu fait sortir le bien,
Je pourrais le prier, humble, comme il faut l'être,
De me dire d'où vient sa haine pour le prêtre,
Et son aversion pour notre sainte Foi.
Alors, si j'obtenais qu'il me dise pourquoi,

Son âme, s'est, de Dieu, lentement éloignée,
Dans l'ardente clarté dont la mienne est baignée
Je trouverais, j'en suis bien certain, des rayons
Qui rendraient clair, pour lui, tout ce que nous voyons !
Je trouverais, j'en suis bien certain, dans la mienne
Assez de Vérité, pour en remplir la sienne,
Assez de Foi, pour en convaincre son esprit.

NONOTTE

On raisonne, il ricane ; on discute, il sourit !

HANS MULLER, *enthousiaste*

Je suis certain ! Je vois ! Je sais que lui répondre !
Ses doutes, il doit être aisé de les confondre...
Comment peut-on douter d'ailleurs : tout est si clair !
Puis, Dieu, devant ses yeux fera briller l'éclair !
Dites que j'ai raison et que le Ciel m'approuve !

NONOTTE, *très froid*

Votre zèle excessif est dangereux je trouve...

HANS MULLER

Le Ciel me dictera ce que je lui dirai !...
J'ai de la Foi pour deux ! Je le convertirai !...

Fin du Premier Acte.

ACTE II

ECR.·. L'INF.·. !

ACTE II

Un coin du parc du château grand-ducal.

SCENE I

VOLTAIRE, Mme DENIS

VOLTAIRE

Le sot, le fat, le plat, le lourd germain grotesque !
L'imbécile, bouffi de gras orgueil tudesque !
Le Grand-Duc souverain d'Eppenheim ! Vertubleu !
De six cents paysans teutons maître après Dieu !...

(*Imitant l'accent allemand.*)

" Moâ chè nè groâ pas, moâ, que lè chénie existe !.. "
Ah ! vous n'y croyez — sotte brute ! — c'est triste
Pour le " chénie ", en vérité, qu'il n'ait point eu
Le pouvoir de charmer votre crâne pointu !..
Il se moquait de moi... Figure-toi, cet âne
Ricanait... Ricanait !... J'exècre qu'on ricane !

Jé nie
Que le chénie
Ait du boufoir !
Vaites moa foir,

Afant ce soir,
Què lè chènie,
Què jè nie,
A du Boufoir !...

Pour prouver à Mossieu le talent de Voltaire
Que faut-il ? Une peste ? Un tremblement de terre ?
Un bon petit volcan élégamment niché,
Dans un bon petit coin de son petit Duché ?..
Ah ! tiens, tiens, je voudrais que quelque catastrophe...

Mme DENIS

Mon oncle calmez-vous ! Vous le grand philosophe...

VOLTAIRE

Philosophe en public... pour les autres !... Pour moi,
Quand on me brave, quand on m'insulte, je croi
Que j'éprouve en mon cœur tout ce qu'un tigre éprouve !

Mme DENIS

Si j'étais vous, je lui prouverais...

VOLTAIRE

Que je prouve
Quoi? Prouver quoi ! Voyons?... Quand ? Pour qui? Comment? Où ?..
Seul le sot veut prouver qu'il est un sage au fou !
Cruche ! Idiot ! Crétin ! Toute la litanie...
Est-ce qu'on prouve ainsi le talent, le " chénie " ?...
Mais il faut vingt-cinq ans et beaucoup de bonheur,
Pour montrer qu'on n'est point un sot, mon doux Seigneur,
Et qu'on a treize grains de bon sens sous le crâne !
Mais il faut cinquante ans — et des juges ! — Jeune âne,
— Asinus ricanans !... Ricanans Asinus ! —

Pour prouver qu'on n'est point des Velches ingénus !
— Ah ! si Luc exauçait encore mes prières,
Tes trente-deux soldats l'auraient sur les derrières !...

(*Il ricane.*)

— Ce qui m'amuse un peu dans Eppenheim c'est l'oint...

Mme DENIS

Quel oint ?...

VOLTAIRE

L'oint du Seigneur : " *On ne le pourrait point* "...
Il est venu trois fois me faire des excuses,
En quatre heures ! Prétexte ! Avec de lourdes ruses
Germaniques, il cherche à comprendre pourquoi,
Je ne respecte point les Dogmes de sa Foi !
Discuter avec des talapoins je n'ai garde,
Mais j'ai mis du vinaigre en son pot de moutarde !
" Prophètes d'une part, miracles d'autre part,
" Sont autour de la Foi comme un double rempart
" De granit " Disait-il. Le rempart est fragile !
Mon oint s'en est allé relire l'Evangile,
Pour constater comment de ce rempart bénit,
Les contradictions effritent le granit !
" Je vous convertirai ! " répétait le saint homme...
Ah ! Ah ! si je voulais — mais la chose m'assomme ! —
C'est moi qui... C'est cela qui serait drôle !...

Mme DENIS

Quoi ?

VOLTAIRE

Eppenheim sur sa base en branlerait d'effroi

Si l'on voyait, traçant un grand sillon de flamme,
De son troisième ciel tomber cette bonne âme...

(*Haussant les épaules*)

Bah !...

Mme DENIS

Quittons Eppenheim.

VOLTAIRE, *grincheux*

Non.

Mme DENIS

Alors, restons-y !

VOLTAIRE, *très aigre*

J'y veux rester.

Mme DENIS

En somme on est très bien ici !

VOLTAIRE

On est très mal ici !

Mme DENIS

N'y restons pas !

VOLTAIRE

J'y reste !
Moi, je déteste bien, tu sais, quand je déteste,
Et je crois voir pointer quelque chose d'exquis
A l'horizon.

Mme DENIS

Comment ?

VOLTAIRE

Notre ami le marquis,
Ce bon petit Wagner, est fou !

Mme DENIS

Fou ?...

VOLTAIRE

Fou, de celle
Dont le Grand-Duc sera l'époux : Mademoiselle
Viviane ! Charmant petit oiseau mutin !

Mme DENIS

J'ai cru voir... mais pourtant est-ce bien sûr ?

VOLTAIRE

Certain !
L'enfant est volontaire, ignorante, étourdie,
Capable de servir un tour de comédie,
A notre sot bouffon de Grand-Duc Souverain...
Si jamais je pouvais lui montrer ce serin,
Tel que je le vois, moi...

Mme DENIS, *apercevant Wagner*

Voici notre bon ange !
Je me sauve, à tantôt !..

(*Elle sort.*)

SCENE II

VOLTAIRE, WAGNER

WAGNER

Bonjour ! Je vous dérange
Peut-être ?

VOLTAIRE

Nullement !... Vous voyez je prends l'air !

WAGNER

Je vous cherchais, Monsieur. Notre Burguemeister
M'a supplié de vous transmettre une requête.
Les bonnes gens d'ici, se sont mis dans la tête
D'acclamer le plus grand des Français.

VOLTAIRE

Moi, chétif..?

WAGNER

Ils auraient, m'a-t-il dit, le désir le plus vif
De recevoir Voltaire en leur hôtel-de-ville,
D'entendre quelques mots de lui... — C'est inutile
D'y songer ! ai-je dit et répété vingt fois.
Le poète en public n'élève point la voix.

VOLTAIRE, *riant*

Je pourrais leur jouer un petit air de flûte !

WAGNER

Vous refusez? C'est naturel !

VOLTAIRE

Une minute !
Quelles gens sont vos gens d'Eppenheim ?

WAGNER

Oh ! des ours !

VOLTAIRE

Sauvages ?

WAGNER

Oui !

VOLTAIRE

Renfrognés ?

WAGNER

Très !

VOLTAIRE

Muets ?

WAGNER

Toujours !

VOLTAIRE

Religieux ?

WAGNER

Oh ! oui ! — Vous n'irez pas ?

VOLTAIRE

Peut-être !...

Le peuple d'Henri Treize est utile à connaître...

WAGNER, *avec indifférence*

Depuis peu, l'on me dit qu'il est des mécontents...

VOLTAIRE, *intéressé*

En vérité ?

WAGNER

Nous traversons d'étranges temps !
Mais que m'importe... On peut faire crouler le monde,
Je m'en moque...

VOLTAIRE

Moi, pas !... Notre machine ronde
Me plaît assez !...

SCÈNE III

VOLTAIRE, WAGNER, PIA

PIA, *à Wagner*

Ah ! Je vous trouve enfin...

VOLTAIRE

Je vous laisse !

PIA, *énergiquement*

Non pas !

WAGNER

Mais...

PIA, *à Wagner*

Que cet écrivain

Sceptique écoute aussi ce que je vais vous dire !
Je désire l'édifier...

VOLTAIRE

Elle désire... ?
Ah !

PIA, *à Wagner*

Voulons-nous porter, chacun à notre tour,
Mon cilice d'acier, durant un demi-jour !
Nous expierions ainsi des désirs... des pensées...
Que... dont... qui... par lesquels pourraient être offensées
Les lois, les strictes lois, d'une stricte vertu !

WAGNER

Comment ? De tels désirs, mais je n'en ai point eu !

PIA

Vous en êtes certain ?

WAGNER

Oh ! certain !

PIA

Ah ! — Peut-être,
Sachant que de pareils désirs, en vous vont naître...

WAGNER, *l'interrompant*

Quels désirs ?...

PIA

Des désirs... Vous me comprenez bien !

WAGNER

De tels désirs ne naîtront pas ! Ne craignez rien !

PIA

Il me semble — excusez si j'insiste — il me semble,
Quand l'on sait que l'on doit faire le mal ensemble...

WAGNER

Comment ? Faire le mal ?...

PIA

Peut-être pas le Mal...
Mais, nous ferons... ce que nous ferons... c'est fatal,
Et ce n'est pas très bien, ce qu'il faut se permettre
Quand on est mariés...

(*Tirant un cilice de sa poche*)

Marquis, veuillez le mettre !
Expions !

(*Il prend le cilice, le jette violemment par terre et tourne la dos à Pia.*)

Mais...

WAGNER, *à part s'éloignant d'elle*

La rage au cerveau me montait !

PIA, *à Voltaire*

Qu'a-t-il donc ?

VOLTAIRE, *bas à Pia.*

A l'instant le marquis me contait
Que, depuis bien longtemps, il lutte au fond de l'âme,
Contre de laids désirs que son confesseur blâme...

Qu'il livre avec succès, des combats incessants,
Aux appétits fougueux, effrénés, de ses sens...

PIA

Ciel ! Que me dites-vous ?

VOLTAIRE

Mais que votre présence,
Otait toute mesure à sa concupiscence !

PIA

Non ! Quelle horreur !

VOLTAIRE

Hélas ! notre impudique chair
Est faible...

PIA

Quelle horreur !

VOLTAIRE

On ne peut l'empêcher
De faillir, quand l'Esprit Infernal lui dit : Pèche !
Ici, tantôt, les yeux hagards, la bouche sèche,
Il me parlait — je suis son confident — de vous,
En termes insensés !

PIA, *horrifiée*

Non ?

VOLTAIRE

Absolument fous !
Ses caresses seront sans frein et sans mesure !

PIA

Mais nous serons damnés, monsieur, j'en suis trop sûre !

VOLTAIRE

Ah !... Sur l'arbre de vie, ornant nos paradis
Terrestres, sont placés bien des fruits interdits !

PIA

Quels fruits ?...

VOLTAIRE

Je ne puis, moi, vous enseigner ces choses...
Mais que ne lisez-vous d'édifiantes gloses,
Où, des plaisirs maudits, on décrit les noirceurs ?

PIA

Quelles gloses ?

VOLTAIRE

" Péchés secrets pour Confesseurs " !
Par exemple... Un bouquin dont tout bon esprit s'orne...
Car quand le Diable vient, on reconnaît sa corne !

PIA

Oui !

VOLTAIRE

Ces ébats charnels sont hasardeux !

PIA

Hideux !

(*Elle veut sortir.*)

VOLTAIRE, *ramassant le cilice et le lui tenaant*

Vous oubliez !... Pour lui, pour vous, mettez-en deux !

SCÈNE IV

VOLTAIRE, WAGNER

WAGNER

Et j'épouse cela ! Cette vieille bigote !
Cette sotte !

VOLTAIRE

Marquis !

WAGNER

Cette grotesque sotte !

VOLTAIRE

Si vous ne l'aimez point, pourquoi l'épousez-vous ?
(*Un silence.*)
Parce que les amants sont des fous, oui, des fous !
Et que, ne pouvant pas unir à votre vie,
Celle-là qu'un rival heureux vous a ravie,
Vous avez dit : c'est bien ! Tout est fini ! fini !
J'accepte tout ! Tout est très bien ! Ni la mort, ni
Cette tombe, cent fois plus hideuse et plus sombre :
Un lit où, sans amour, on tient sur soi, dans l'ombre,
Serré contre son cœur, un être que l'on hait
Rien ne m'importe plus ! Rien ne vaut un souhait

Désormais... Désormais rien ne vaut une crainte !
Un autre a son baiser, un autre a son étreinte,
Je suis un mort dans son tombeau !

WAGNER, *sanglotant*

Je suis un mort !

VOLTAIRE

Vous êtes là, vivant, riche, beau, jeune, fort,
Vous êtes, sauf l'allure, un héros de poème,
Et vous avez vingt ans ! Et pour que l'on vous aime,
Il suffit de vouloir... et vous ne voulez pas !

WAGNER

Je ne veux pas ! Je ne veux pas ? Moi !

VOLTAIRE

Vous !

WAGNER

Hélas !

Monsieur, je l'adorais déjà toute petite,
Car moi, je suis de ceux qui vont loin et pas vite !
Si j'avais pu lui plaire, avec mes soins constants,
Il est sûr qu'elle m'eût aimé depuis longtemps !
Je donnerais ma vie et mon âme pour Elle !

VOLTAIRE

Et c'est bien là-dessus qu'on vous cherche querelle !
Moi, je vous cèderais ma plus exquise amour,
En vous disant : " Passez, monsieur, chacun son tour ! "
Vous, vous vous figurez qu'il n'est qu'Elle en ce monde !
Quand le rêve affolant de sa caresse blonde

Vous effleure du bout de son aile, en passant,
Vous sentez votre cœur se vider de son sang !
Hé bien, bel engourdi, remuez-vous, que diable !
Remuez-vous ! Remuez-vous ! C'est incroyable,
Qu'on reste là figé, rêveur, les yeux au ciel,
Quand on n'est qu'à deux pas d'un but essentiel !
Remuez-vous !

WAGNER

Hélas ! si j'avais l'espérance !...
Mais jamais...

VOLTAIRE, *l'interrompant*

Vous aurez, sur tous, la préférence !

WAGNER

Elle pourrait m'aimer ! Elle ! C'est insensé !
Pour me parler ainsi, vous n'avez pas pensé
Que, même en rêve, tant cette enfant m'est sacrée,
Jamais, pas un instant, je ne l'ai désirée !
Je n'ose pas... J'ai peur... Je voudrais demeurer
Le front sur ses genoux, à prier, à pleurer,
A sentir que mon être entier, vers elle monte,
Et, qu'en dehors de cette extase, rien ne compte !
Elle ! m'aimer ! Non, non ! Oh ! j'en deviendrais fou !
J'aurais ses petits bras passés autour du cou... ?

VOLTAIRE, *l'interrompant*

Le but de l'éteignoir est d'éteindre la flamme,
Et la femme, après tout, mon jeune ami, la femme,
Quel que soit l'idéal qu'en elle on aime à voir,
La femme n'est jamais qu'un charmant éteignoir.
Je vous l'assure, moi, vous n'avez rien à craindre.

Un objet dont la fin, en ce monde, est d'éteindre,
Où pourrait-il trouver meilleur emploi qu'en vous ?...
Pour son usage donc, réservez ces mots fous !...

(*Sérieux*)

Vous aimez une enfant : faites-en une femme !
Il suffit, pour cela, de lui montrer votre âme.
Jurez-moi d'essayer !

WAGNER

Vous savez donc qui c'est ?

VOLTAIRE

Si je le sais ? Vraiment ! Tout l'univers le sait !

WAGNER

Oh ! Mais Elle ? Sait-Elle ?...

VOLTAIRE

Elle espère. Elle doute.
C'est à celui qui l'aime à lui montrer la route.

WAGNER

Mais je ne puis plus même, être seul un instant
Avec Elle !...

VOLTAIRE

C'est grave ! Il le faudrait pourtant...
Croyez-moi, le Hasard — qu'on aide un peu — s'en mêle.
Allez donc tournoyer autour de votre belle...
" Aide-toi.. ! " l'on connaît le reste... ! Qui vient là ?
Ah ! C'est l'Oint, le digne Oint, qui tantôt m'accabla.

Sauvez-vous et surtout : confiance absolue !
Le succès est certain !

(*Wagner sort. Hans Muller entre.*)

SCÈNE V

VOLTAIRE, HANS

HANS

Bonjour !

VOLTAIRE, *sec*

Je vous salue !

HANS, *très ému*

Je reviens de nouveau... Monsieur, écoutez-moi !
Je vous ai dit combien je tenais à ma Foi :
Pour moi, c'est tout mon être et c'est toute ma vie.
Sur la route — bien sombre, allez ! — que j'ai suivie,
Car je suis comme un autre et j'ai mes passions,
Sur ma route de lutte et de tentations,
Cette Foi m'a donné la force et le courage.
Maintenant que je touche au terme du voyage,
Que l'âge vient pour moi, que bientôt je vais voir
Mon Maître couronner mon espoir, cet espoir,
Quand j'entends une voix qui le raille et le nie,
Tout mon être est rempli d'une angoisse infinie !
Si je m'étais trompé ! Si j'avais mal compris !
Si, dans la nuit qui vient, le prix rêvé, le prix
De tous mes longs combats pour dompter la nature,

De tous mes longs instants de lutte et de torture,
Si ce prix que j'attends... — Comprenez-vous cela ? —
Si ce prix que j'attends n'était point caché là ?..
Oh ! je ne doute pas ! J'ai mes raisons pour croire.
La Foi n'a rien, ne peut rien avoir d'illusoire,
Et je suis sûr, si sûr, qu'en elle, rien ne ment,
Que je ne comprends pas — je le dis simplement —
Qu'un esprit tel que vous, un grand homme, un génie,
Devant le ciel et Dieu puisse dire : " Je nie ! "

VOLTAIRE

Hé, mais ! hé, mais ! monsieur, je ne dis rien du tout !
Votre plaisanterie est du plus mauvais goût !
Moi, Voltaire, nier ?... Le zèle vous égare !
Songez qu'on a brûlé ce méchant de La Barre,
Pour avoir mal parlé de ce pauvre Bon Dieu !
Nier ! Vous vous trompez ! C'est jouer trop gros jeu !
Je suis un bon chrétien, qui déclare à tout prêtre :
Je suis de votre avis, monsieur, quel qu'il puisse être !

HANS

Vous vous moquez toujours ! Vous êtes si Français !
Mais vous ne croyez pas, au fond...

VOLTAIRE

Moi !

HANS

Je le sais !
Faites-moi voir — c'est un grand service à me rendre ! —
Si vos motifs sont tels qu'on puisse les comprendre.
Refuser de voir Dieu : c'est regarder si mal !

VOLTAIRE, *à part*

Hé ! Quelque chose vibre, au fond de l'animal !
(*haut.*)
Cher monsieur le Doyen, je suis un vieux bonhomme,
Qui répète : " *Credo quia est absurdum !* "
Je ne dispute point, je ne discute point,
Je n'élève jamais la voix devant un Oint
Du Seigneur !

HANS

" Absurdum ! " Nos vérités sublimes !
La Raison les contrôle et plane sur leurs cimes !

VOLTAIRE

Oh ! moi, je le veux bien. Mon malheureux latin
Est textuellement pris dans Saint-Augustin !

HANS

Pour qui veut voir, nos vérités ont l'évidence.
Le contester, serait d'une folle impudence !

VOLTAIRE

Comment donc !

HANS

Mieux vaudrait nier le jour !

VOLTAIRE

C'est clair.

HANS

Le Verbe est Fils de Dieu ! Le Verbe s'est fait chair !
Car il est le Messie, entrevu des Prophètes ;

Car les œuvres d'amour qui, par lui, furent faites,
Et sa Vie, et sa Mort, oui, tout, en vérité,
Tout prouve sa puissance et sa divinité !

VOLTAIRE

Quand l'Eglise a parlé, le devoir du fidèle
Est de penser comme elle et de dire comme elle !
C'est l' " Impie " — Oh ! je l'ai, comme vous, en horreur ! —
Qui répond : " Votre temple est bâti sur l'erreur,
Car vos Prophètes n'ont rien prédit. "

HANS

Vains blasphèmes !

VOLTAIRE

" Car, vos prodiges, tous les dieux ont fait les mêmes ! "

HANS

Sauf un ! — Les pleurs, le sang par ses martyrs offerts,
En trois siècles, au Christ, ont donné l'Univers !

VOLTAIRE

L'impie — Oh ! ses discours, cher Monsieur, je proteste
Que je les répudie et que je les déteste ! —
Répond à ce beau cri par ces mots angoissants :
" Mahomet en reprit les deux tiers... en trois ans ! "

HANS

Etes-vous plus malin que ces croyants sublimes,
Dante, Bacon, Pascal, lumières sur des cimes..?
Etaient-ils des naïfs, d'ignorants ingénus ?

VOLTAIRE

Platon crut bien en Zeus et Sénèque en Vénus !

HANS

Notre croyance à nous sur la raison se fonde.

VOLTAIRE

Nos rêves sont si prompts, la mort est si profonde !

HANS

Si Dieu n'existait pas, comment ne pas le voir,
Si le phare s'éteint de ce sublime espoir,
Que ferait l'âme humaine, au milieu des tempêtes ?
L'homme ne serait rien ! Bête, parmi les bêtes,
Sans au-delà, sans infini, sans avenir,
Sans autres biens que ceux que la main peut tenir,
Sans raison pour aimer en dehors de lui-même,
Si Dieu n'existait pas... — Pardon pour ce blasphème ! —
Il n'existerait plus, ni de Mal, ni de Bien !
Plus de frein, plus de but, plus rien enfin, plus rien !
On fait ce que l'on veut, on prend ce que l'on aime,
On ne doit compte qu'à soi-même !...

VOLTAIRE, *ricanant*

Qu'à soi-même !

HANS

Rien qu'à soi-même ! Alors ? Qu'importe ce qu'on fit ?

VOLTAIRE

Corneille eut répondu : rien que moi me suffit !

HANS

Sans l'Enfer, à d'impurs appétits l'homme cède !

VOLTAIRE

Une âme noble craint, avant tout, d'être laide !

HANS

Pour dompter l'homme il faut le menacer du feu !

VOLTAIRE

Ainsi la lâcheté, d'après vous, plaît à Dieu ?

HANS

Pour base à la Morale et sanction suprême,
Que reste-t-il sans Dieu ?

VOLTAIRE

Le respect de soi-même !

HANS

C'est pour la sanction qu'on respecte la loi !

VOLTAIRE

Le mal porte toujours son châtiment en soi !

HANS

Dieu se venge !... En péchant nous méritons sa haine !

VOLTAIRE

Dieu se venger de nous !... En valons-nous la peine ?...

HANS

L'infini me tourmente et me remplit d'émoi !

VOLTAIRE

Je le trouve humblement, un peu trop grand pour moi !

HANS

Notre âme est immortelle, un instinct le dénote !

Plaignons l'âme des sots, immortellement sotte !

HANS, *très sombre, presque sinistre*

Sophismes insensés !... Si je perdais la Foi,
Ecoutez bien, monsieur, qu'on prenne garde à moi !
Si cet affreux malheur un jour était possible !
Je deviendrais méchant, je deviendrais terrible,
Je n'accepterais point qu'en cet écroulement,
Le ciel vide tombât sur mon front seulement !
Je voudrais me venger de mon sort ridicule
Terriblement !

VOLTAIRE, *à part*

Vraiment !

HANS

J'arrive au crépuscule
De ma vie et j'ai tout quitté, tout délaissé,
J'ai... — Mais vous vous trompez ! Nos Docteurs, je le sai
Ont expliqué ces points obscurs des Ecritures...
Ce sont là des erreurs et non des impostures...
Je vais revoir la question !...

VOLTAIRE

Non ! Pas pour moi !...
Pour mon usage, j'ai suffisamment de Foi !...

(*Hans Muller sort. — Voltaire le suit des yeux avec un sourire malicieux. — Il reste seul un instant, souriant toujours.*)

SCÈNE VII

VOLTAIRE, WAGNER, HENRI XIII, VON HOLLET, VIVIANE, LA MARGRAVE.

(*Viviane entre en causant avec Henri XIII. — Von Hollet, Wagner, La Margrave forment un second groupe.*)

VIVIANE, *respirant des roses*

Celle-ci c'est du soir... Celle-ci c'est de l'aube!
Celle-ci se marie assez bien à ma robe...
Nous en mettrons partout des roses ! C'est exquis !

HENRI XIII, *à Voltaire*

Bonjour !

LA MARGRAVE, *à Wagner*

Vous paraissez un peu souffrant, Marquis ?

WAGNER

Je n'ai rien !... Rien...

HENRI XIII, *ironique*

Mon frère est poëte à ses heures...
La douleur, paraît-il, rend les rimes meilleures,
Et lorsque du génie un front fut éclairé,
Il lui convient de prendre un air désespéré !

WAGNER, *à part*

Devant Elle !

VOLTAIRE

A vingt ans il n'est qu'un seul poëme

Qui compte : celui-là que vous chantez vous-même !

HENRI XIII, *sec*

Je ne chante jamais !

VOLTAIRE, *bonhomme montrant Viviane*

Altesse, avouez-le,
Devant le lumineux rayon de cet œil bleu,
Tout votre être est un chant d'allégresse infinie.

HENRI, XIII *plus sec encore*

Je ne chante jamais !

VOLTAIRE, *bonhomme. Le Grand-Duc ne peut presque pas voir qu'il se moque de lui*

Devant cette harmonie,
Même sans le vouloir on est harmonieux !
Vous l'êtes, Monseigneur : la flamme de vos yeux,
Et votre front auguste où le triomphe éclate,
Et votre torse qui se bombe et se dilate,
Et ce mollet cambré dans le bas élégant,
Ce petit doigt qui sort — par hasard ! — de ce gant,
Tout cela c'est un chant qui dit " Extase ! Extase !
" Le Destin placera cette fleur dans ce vase ! "

(*Il a l'air infiniment bénin. Le Grand-Duc ne peut soupçonner qu'il se moque de lui.*)

VIVIANE

Il a raison ! Je hais les bêleurs langoureux !
Que c'est bête, mon Dieu, d'avoir l'air amoureux !...
Je n'y songais pas, moi ! Mais c'est vrai, tout de même,
Rien n'est plus idiot qu'un homme qui vous aime !...
Tendresse ! Sucre ! Miel !

(*Prenant le ton d'un amant.*)

" Tout ce que vous voulez
Mademoiselle !..."

(*Soupir grotesque.*)

Oh !... Voui !... Ramiers qui roucoulez
Devant le " nid bénit " que veut la rime riche,
Si vous saviez combien vous avez l'air godiche,
Gonflant votre jabot de grotesques *rou-croux* !

(*Elle roucoule.*)

LA MARGRAVE, *protestant*

Vivette !

VIVIANE

Et puis enfin cela dépend des goûts !..
On n'est pas obligé, l'amour donnant l'air bête,
D'apprécier les gens qui se font une tête
De veau bouilli, levant de vagues yeux éteints
Au ciel !

(*Soupirant béatement.*)

Amour ! Amour !... C'est bon pour des crétins
De se laisser gagner par semblable folie !..
Avec cela que la fin finale est jolie...

LA MARGRAVE, *sévère*

Vivette !...

VIVIANE

Hé bien ! ici, chacun connaissant tout,
On peut bien en parler.

LA MARGRAVE

C'est du plus mauvais goût !

VIVIANE

Depuis que l'on m'a dit ce qu'aimer signifie,
Je trouve que le Ciel, fait payer cher la Vie...

VOLTAIRE

N'insultez pas l'amour ! L'amour n'est blasphémé
Que par ces malheureux qui n'ont jamais aimé.
Mais vous, dont le bonheur qui n'a rien d'ordinaire,
Est le bonheur sacré d'un bon fonctionnaire,
Mais vous qui possédez la fleur des bien aimés
Que toute femme épouserait... les yeux fermés,
Mais vous, dont la tendresse élut un prince auguste,
Et le choisit si bien, avec un goût si juste,
Qu'on croirait que vraiment... vous le fîtes exprès,
Comment pourriez-vous donc, ne pas trouver d'attraits
A ce doux sentiment auquel tout vous excite ?

LA MARGRAVE

Voilà ! C'est bien parler !

HENRI XIII, *bas à la Margrave*

Il n'est pas sans mérite !

VOLTAIRE, *à Viviane, paternellement*

Vous allez aimer !

VIVIANE

Moi !

VOLTAIRE

Vous !

VIVIANE

Qui ?

VOLTAIRE

Quelque inconnu,
Que vous reconnaîtrez lorsqu'il sera venu !

VIVIANE, *mutine*

Je n'aimerai jamais.

VOLTAIRE

Oh ! chacun fait ce songe,
Et sous l'arbre éternel avant que l'on ne plonge,
Dans le grand gouffre noir où nul rayon ne point,
Il faut s'être écrié : " Non, je ne mourrai point ! "

VIVIANE

Je n'aimerai jamais !

VOLTAIRE

Qui peut dire : " Enfermée,
" En moi-même, je vais passer sans être aimée,
" Je ne souffrirai rien, je ne sentirai rien,
" Je serai mon seul but, je serai mon seul bien,
" Et que ma chair se plaigne, et que mon cœur réclame,
" Je n'ouvrirai jamais ni mes bras, ni mon âme !

VIVIANE, *touchée, presque avec un regret*

Je n'aimerai jamais !

VOLTAIRE, *très grave cette fois*

Si fait, Altesse ! Un jour
Vous vous direz, les yeux en pleurs : C'est mon amour !

Et sans doute, on le sait, c'est folie et démence,
Mais tout le monde entier, tout l'univers immense,
Gloire, honneur, vertu, tout ce qui vous tient au cœur,
Tout ne comptera plus auprès de ce vainqueur,
Le reste ne sera que cendre et que fumée,
Vous n'aurez plus qu'un but : être sa bien-aimée !
Lui déplaire sera votre suprême effroi,
Et quand il dira " Viens ! " Vous direz : " Oui ! mon Roi !.. "

(*Viviane très émue est prête à pleurer.*)

HENRI XIII, *vexé*

Quoi " mon Roi " ? Qu'est-ce à dire ?

VOLTAIRE

Oh ! figure de style !..
Une explication, Altesse, est-elle utile ?
" Mon Roi " C'est un mot vif, tendre et qui sonne bien,
Comme on dit " mon chéri ", " mon loup ", " mon chat ",
[" mon chien ".
Peut-être en Eppenheim, l'usage est-il de dire
" Mon Grand-Duc " ?...

HENRI XIII, *furieux*

Non Monsieur ! J'aime peu la satire !
Je prise peu vos airs, votre ton, vos façons !
Vous souriez toujours. Votre voix a des sons
Aigres doux qui me sont des plus antipathiques !

VOLTAIRE

De mon pauvre larynx les cordes sont antiques !

HENRI XIII

Vous vous êtes moqué de nous tous, ce matin !

Quand ?

HENRI XIII

Ce miracle ! Un tour de cet oiseau mutin !
(Il montre Viviane.)

VOLTAIRE, *cessant de sourire*

Ce fait, miraculeux pour un esprit vulgaire,
— Faut-il insinuer que vous ne l'êtes guère ! —
Ce fait, vous le savez tout aussi bien que moi,
N'était qu'un phénomène et très naturel...

HENRI XIII, *surpris*

Quoi ?...

VOLTAIRE, *négligemment*

La science l'explique.

HENRI XIII

Explique quoi, vous dis-je ?

VOLTAIRE

Explique sans effort cet apparent prodige.

HENRI XIII

Je ne vous comprends pas !

VOLTAIRE

C'est cependant très clair.

HENRI XIII

Comment ?

VOLTAIRE

J'ai vu, chez Luc, un jeune de Mesmer,
Qui prétend — et les faits prouvent sa théorie —
Que des vibrations que l'air au loin charrie,
Emanent d'un cerveau rempli de volonté.
Quelqu'un, même de loin, peut être ainsi dompté :
On veut profondément. On se concentre. On vibre.
Et le sujet visé, tout à coup n'est plus libre,
Car vos vibrations pénètrent son cerveau.
Chaque jour nos savants découvrent du nouveau !

HENRI XIII

Mais c'est miraculeux !

VOLTAIRE

Non ! c'est scientifique !

HENRI XIII

Mais si c'était exact ce serait magnifique !

VOLTAIRE

C'est exact !

HENRI XIII

Je ne puis le croire.

VOLTAIRE

C'est ainsi.
On veut. On vibre. On vise un sujet bien choisi...

HENRI XIII, *l'interrompant*

Quoi ? Notre volonté pénètre dans la tête
D'un autre ?... Jamais !

VOLTAIRE

Soit ! Mais l'épreuve en fut faite
Cent fois !

HENRI XIII

Vous plaisantez.

VOLTAIRE

Que dis-je ! Mille fois !
C'est ainsi ! Ce matin j'ai visé vers un bois
Où je savais qu'étaient arrêtés deux carosses ;
J'ai voulu. J'ai vibré. J'ai fait saillir mes bosses
Temporales...

HENRI XIII, *l'interrompant*

Je n'en crois pas un traître mot !
Pour gober cette histoire il faudrait être un sot !
Je la trouve d'un bête achevé ! Je la trouve
Idiote.

VOLTAIRE

Alors donc, il faut que je la prouve !

HENRI XIII

Oui !

VOLTAIRE

Venez avec moi, très loin d'ici, très loin !
Allons soigneusement nous cacher dans un coin
Reculé de ce parc. L'épreuve étant très grave,
Nous prendrons avec nous Madame la Margrave.
Sans que je fasse un signe, un geste ou dise un mot,
Un seul, l'enfant viendra nous rejoindre aussitôt !

HENRI XIII, *incrédule*

Jamais !

VOLTAIRE

Vous le verrez !

HENRI XIII

Jamais !

VOLTAIRE

Alors, j'exige
Que vous m'autorisiez à faire ce prodige.

HENRI XIII, *à Voltaire*

Soit !

VOLTAIRE, *joyeux*

Ah !

HENRI XIII, *à part*

Je confondrai ce vantard de Français !

VOLTAIRE, *bas à Wagner*

Demandez au baron qu'il lise " *Artaxerxès* ! "
(*Wagner ahuri ne comprend pas.*)

HENRI XIII, *à la Margrave*

Je voudrais vous montrer un coin du parc, Altesse !
(*Aux autres :*)
Attendez-nous, ici, quelques instants.

VIVIANE

Quoi ? Qu'est-ce ?

HENRI XIII, *mystérieux*

Rien !

VOLTAIRE

Rien !

HENRI XIII

Nous revenons à l'instant.
(*à Voltaire qui fait des signes à Wagner.*)
Pas un mot !

VOLTAIRE, *haut à Wagner ahuri*

Cela va vous aider à croquer le marmot,
Marmotte !

(*Voltaire, Henri XIII et la Margrave sortent. — Un silence embarrassé.*)

SCÈNE VIII

WAGNER, VIVIANE, VON HOLLET

WAGNER, *à part*

Obéissons... sans d'ailleurs rien comprendre !
(*à Von Hollet.*)
Baron, puis qu'il nous faut sur ce banc les attendre,
Ne pourriez-vous nous lire — Oh ! ce serait exquis ! —
Votre beau drame " *Artaxerxès* " ?

VON HOLLET, *ravi*

Vraiment Marquis,

Vous voudriez...?

WAGNER

Oui...

(*à Viviane*)

Oui... n'est-ce pas ?

VIVIANE, *qui n'en pense rien*

Mais sans doute !

VON HOLLET, *à part*

Ils sont charmants !

VIVIANE, *bas à Wagner*

Je veux mourir si je l'écoute !

VON HOLLET, *radieux*

Hé bien alors, je cours chercher mon manuscrit !...

(*Il sort.*)

WAGNER, *soudain très ému*

Je comprends !... Je comprends...

VIVIANE, *à part*

Qu'est-ce donc qu'il comprit ?

SCÈNE IX

WAGNER, VIVIANE

VIVIANE

C'est sérieux ? J'avais cru que c'était pour rire !..

Je trouve cela gai, comme un poisson de frire,
De déguster " *Tatarexès* " — " *Ton tas d'excès* "
Dès qu'il va revenir le poète, tu sais,
Je file ! Trop, c'est trop à la fin ! Tu supposes
Que je vais supporter ainsi le tas de choses
Qui viennent m'accabler, toutes, en même temps ?...
Des lectures de vers, des discours embêtants,
Le mariage... Enfin tous les maux à la file !
Non ! Délecte-toi seul d' " Arta... " tu sais !... Je file !
A la fin c'est trop fort ! Cela n'a pas de nom !
Vierge ça m'est égal, mais martyre... Ah ! non ! Non !

WAGNER, *à part*

Elle va m'éclater de rire en plein visage !

VIVIANE

As-tu fini de t'amuser, toi ? Moi je rage !

WAGNER, *très ému*, *d'une voix étranglée*

Vivette !

VIVIANE

Quoi ! Qu'as-tu ?

WAGNER

Viviane...

VIVIANE

Hé bien ! quoi ?

WAGNER

J'ai voulu rester seul, rester seul avec toi !
Te souviens-tu, quand tu jouais toute petite,

Tout enfant avec moi — comme le temps va vite !
Mon Dieu c'était hier, n'est-ce pas insensé ?... —
Te souviens-tu, toujours, j'étais ton fiancé !
C'était moi qui devais te garder, te défendre ;
Efforts, luttes, chagrins, douleurs, je devais prendre
Pour moi seul, tout ce qui, sur ton front éclatant,
Eût pu faire peser de l'ombre un seul instant !
Je jouais, je courais, je sautais pour te plaire,
Emportant chaque fois, en mon cœur, pour salaire,
Un mot, un geste, un signe, un petit peu de toi,
Qui toujours, depuis lors, subsiste et vit en moi !
Je me souviens de tout ! Tes chères robes blanches ;
Le nœud sur le côté de tes cheveux ; les manches
Avec le ruban rose... — Un jour je l'ai volé ! —
Je dis tout cela mal ! Oui ! je suis affolé !
Tu vas rire de moi ! Rire ! C'est si facile...
Mon Dieu... c'est vrai qu'au fond je suis un imbécile :
Tout le jour je te parle et je te dis tout bas
Des choses... à présent vois-tu je ne puis pas !
C'est moi... moi que tu dois épouser... pas mon frère !
Leur sotte politique a voulu le contraire...
Mais cela m'est égal, leur politique ! Et toi
Je suis certain qu'au fond tu penses comme moi !
Non ! Ne ris pas ! Je souffre trop pour qu'on me raille...
Voilà deux ans que tu n'as plus mis ma médaille...
Je la voyais toujours pendre à ton bracelet !
Une simple médaille, Oh ! je sais que c'est laid,
Mais je ne pouvais pas te donner autre chose !
Si je pouvais... Si j'avais pu ! — Quand je suppose
Que je pourrais orner tes bras, ton front, ton cou !...
Je t'aime comme un fou, comme un fou ! Comme un fou !

Il pleure ! Pauvre ami ! Mon Dieu comme il s'excite !
Tiens faisons bavarder, d'abord, la marguerite...
C'est classique et l'on n'a jamais vu d'amoureux,
Effeuiller son petit poëme langoureux,
Aux pieds de sa Gretchen, insipidement blonde,
Sans l'accompagnement de la corolle ronde !

(*Commençant à effeuiller une fleur qu'elle lui tend.*)

Je t'aime un peu, beaucoup, vas-y ! Tu sais comment !

WAGNER, *prenant la fleur et l'effeuillant*

Oh ! Passionnément ! Oui ! Passionnément !
Follement !

VIVIANE

Ce n'est pas ainsi que l'on commence !

WAGNER, *effeuillant la fleur*

Follement ! d'une ardente et très calme démence,
Qui fait que dans le monde il n'est plus rien pour moi,
Que toi, toi seule ! Toi ! Rien que toi ! Toujours toi !
Je t'aime infiniment ! Je t'aime sans mesure !
Et tout l'immense éther que le soleil azure,
Ne pourrait contenir ma joie et mon tourment !
Je t'aime éperdûment ! Je t'aime éperdûment !
Honneur, crime, vertu, lâcheté, rien ne compte,
Tout est enseveli sous le grand flot qui monte,
Sous le grand flot de cet amour désespéré...
Tu peux tout m'ordonner : Tout ! Tout ! Je le ferai !
Je te chéris, comme une enfant frêle et petite,
Et gracile, et menue, et faible, et qui mérite,

Que l'on passe ses jours, devant elle, à genoux,
Pour qu'aucun songe noir n'effleure ses yeux doux !
Je te porte en mon cœur comme une chère idole,
Et quand même ma religion serait folle,
Et quand même il serait des Dieux plus grands que toi,
Malgré tout, je vivrai, je mourrai dans ma foi !
Je t'aime. Pas un mot qui soit assez suprême,
Pour te dire, pour te crier comment je t'aime !
Je t'adore !... — Non ! Non ! mon amour c'est trop peu !
T'adorer ! t'adorer !... C'est insensé ! Quel Dieu
A jamais vu, devant son piédestal, un homme
S'écraser, s'abîmer et s'anéantir, comme
Je veux m'anéantir et m'abîmer en toi !

VIVIANE, *tristement*

Pourquoi m'aimer ainsi, Wagner ? Pourquoi ? Pourquoi !...

WAGNER

Ah ! Parce que c'est toi, mon aube, ma jeunesse,
Mon matin ! Et qu'il faut que tout cela renaisse,
Il faut que tout cela revienne, triomphant,
Nous parler avec de limpides voix d'enfant !
Parce que notre beau passé, notre beau rêve,
Ne doit pas — n'ayant eu qu'une heure, hélas, si brève —
S'effacer ! Parce que je veux revoir encor,
Viviane, à dix ans, la chevelure d'or
Flottant au vent, courir étendant son bras frêle,
Après des papillons moins aériens qu'elle !
Pourquoi je t'aime, moi ? Tu demandes pourquoi ?
Mais parce que le Ciel t'avait faite pour moi !
Parce que ton regard est comme une lumière !

Parce que ce fut toi, la Seule et la Première !
Parce que tu souris, ainsi, sans t'en douter !
Parce que tu comprends sans paraître écouter !
Parce que tu ne peux, ne pas être adorée !
Parce que tes cheveux font cette ombre dorée !
Parce que j'ai rêvé de vivre à tes genoux !
Mais parce que c'est toi ! Mais parce que c'est nous !...

VIVIANE

Pauvre, pauvre Wagner ! Oui c'est vraiment dommage,
Que l'on ait arrangé cet autre mariage !...
Il faut nous résigner !

WAGNER

Moi ! Moi ! me résigner !
Ah ! Je veux bien mourir mille fois, et saigner
Sur une croix durant des millions d'années,
Et que mon âme soit parmi les plus damnées,
Et que tout désormais, sans répit d'un moment,
Pour ma chair soit torture et pour mon cœur tourment,
Mais pas cela ! Mais pas cela ! Pas ce supplice !
Non ! Je n'accepte pas de vider ce calice !
Non ! Je n'accepte pas ! Non je n'accepte pas,
Qu'un autre emporte ainsi mon amour dans les bras !
Non ! Je n'accepte pas qu'un autre me l'arrache !
Avant d'oser parler, j'étais fou, j'étais lâche,
Et je voulais mourir, oui ! mourir ! me tuer !

VIVIANE

Oh !

WAGNER

Crois-tu qu'on pourrait vraiment s'habituer,
A porter sous le front cette démence atroce :

“ Elle se marie — Elle ! — Et je suis de la noce !
“ Je La verrai tout près d'un autre homme à l'autel,
“ Et tandis qu'entre eux deux, passe de l'éternel,
“ Et que je mords mes poings pour étouffer mes râles,
“ Les orgues mugiront leurs marches triomphales !
“ Je devrai voir cela : mon Dieu profané ! Voir
“ Se lever ce matin et se coucher ce soir !
“ Voir un autre cueillir ma blanche fleur sacrée ! ”
Mon amour ! Mon amour ! Mon amour adorée !...

(*Il pleure.*)

VIVIANE

Wagner !

WAGNER, *il s'approche d'elle, s'agenouille et finit par la prendre dans ses bras.*

Ayez pitié, mon amour, mon amour !
Puisqu'il n'est pas trop tard et que tout, sans retour
N'est pas fini pour moi, puisqu'il est temps encore,
Comprenez que c'est moi, moi seul, qui vous adore,
Moi seul, je suis vraiment votre esclave éperdu,
Moi seul, vous rends le culte ardent qui vous est dû !
Aucun autre ne peut t'aimer comme je t'aime !
Tu le sais ! Tu le sens ! Tu le vois bien toi-même !
A quoi bon te crier ces vains mots ? Tu le vois ?
N'est-ce pas ? Dis ? Réponds ! que j'entende ta voix !...
Dis que tu ne veux pas que l'on te donne un maître !
Que tu ne savais pas ! Que l'on t'a prise en traître !
Que ton cœur libre encor pourrait peut-être aimer...

VIVIANE, *après un long silence*

“ Lorsqu'il viendra celui que vous devez nommer

“ Votre Roi, — me disait avec son fin sourire,
L'homme à l'œil pénétrant qui mieux que moi sut lire
En moi ! — lorsqu'il viendra, dès qu'il sera venu,
“ Vous le reconnaîtrez cet étrange inconnu ! ”

WAGNER

Ce sourire !... Mais non !... Je me trompe peut-être !
Vivette !

VIVIANE

On doit avoir connu... pour reconnaître !

WAGNER

Je te comprends ! C'est vrai ? Tu veux..? Tu ne veux pas !..

VIVIANE

Je ne l'aime pas... *lui* ! — Fais ce que tu pourras !
(*Elle sort.*)

SCÈNE X

WAGNER, *seul*

Elle m'aime ! Elle m'aime ! Elle m'aime ! Elle m'aime!
C'est insensé ! C'est trop ! C'est trop ! Avec Dieu même
Je ne changerais pas de place en ce moment !
C'est trop ! Je ne crois point que cela soit vraiment !
Elle m'aime ! Elle m'aime ! Oh ! banc ! Cher banc ! Cher arbre !
Vous l'avez entendue ! Et vous sable !.. Et toi marbre !
Vous l'avez entendue ! Elle a dit de son air

Grave et mutin : Je ne l'aime pas... *lui* ! — C'est clair !
Elle m'aime ! Elle m'aime ! Ah ! mon âme se brise !
Platane, mon ami, sur ton écorce grise,
Tiens ! Regarde ! à quinze ans j'avais déjà tracé
Ces lettres : nos deux noms... nos chiffres enlacés !
Bon platane ! Elle m'aime ! Elle ! Ma Viviane !
Tiens ! Tiens ! Que je t' embrasse ! Ah ! mon bon vieux platane !
Et toi banc sur lequel j'ai pleuré si souvent,
Tu sais tous les secrets que je contais au vent,
Elle m'aime ! Entends-tu ? Comprends ! C'est elle-même
Qui m'a dit clairement — Clairement ! — qu'elle m'aime !
Ah ! Je voudrais mourir ! Ah ! je suis trop heureux !
Je meurs ! Tant de bonheur c'est vraiment douloureux...

(*Il demeure brisé, sanglotant, étreignant le banc où Viviane s'est assise.*)

SCÈNE XI

WAGNER, VOLTAIRE, LA MARGRAVE, HENRI XIII

(*Voltaire suit les deux autres d'un air à la fois penaud et satisfait. La scène violente qui suit prévient toute explication inutile.*)

HENRI XIII, *à Wagner*

Hé bien, vous êtes seul ?

LA MARGRAVE

Ma fille où donc est-elle ?

VOLTAIRE, *au Grand-Duc*

Vous voyez...

(*Il va encore lui conter quelque bourde, mais Wagner l'interrompt.*)

WAGNER, *à la Margrave*

Vous alliez commettre une mortelle
Erreur ! Elle n'aima jamais son fiancé.
Ce mariage affreux...

HENRI XIII

Que dit cet insensé ?...

WAGNER

Non ! Je ne suis pas fou ! C'est vous, vous au contraire,
Qui voulez épouser quelqu'un...

HENRI XIII

Assez mon frère !

WAGNER

...Qui ne vous aime pas !

HENRI XIII, *ricanant*

C'est votre opinion !

LA MARGRAVE

Il faut pour nos Duchés cette double union.
Près de tels intérêts l'amour est peu de chose !

WAGNER

L'amour est tout pour moi ! Tout ! Oui ! Tout !

Je suppose
Que vous avez chanté ce bel air à l'enfant...

HENRI XIII

Belle raison vraiment d'avoir l'air triomphant !
Mais je suis souverain ; j'ai droit de haute et basse
Justice et mes cachots...

LA MARGRAVE, *l'interrompant*

Il faut que tout se passe
Comme il fut décidé que tout se passerait !
Princes, des bourgeois seuls arrangent en secret
Leurs destins. Vos devoirs sont publics !
(*Montrant Henri XIII*)
Viviane
L'épousera !

WAGNER

Mais c'est à mort qu'on me condamne !

LA MARGRAVE

Vous, Consort d'Etelsbach...

WAGNER, *l'interrompant*

Non, non ! Jamais, jamais !
Quand elle avait dix ans, Madame, je l'aimais
Déjà !

HENRI XIII, *moqueur*

C'est très joli... mais c'est moi qu'elle épouse !

WAGNER, *prêt à se jeter sur lui*

Vous ? Non ! C'est le Grand-Duc !

HENRI XIII, *moqueur*

Cette rage jalouse...

WAGNER

Votre naissance est tout : votre mérite rien !

LA MARGRAVE

Messeigneurs, brisons là ce pénible entretien !

WAGNER

Viviane refusera de vous...

LA MARGRAVE

Chimère !
Viviane m'obéira. Je suis sa mère.
Avec tout mon amour j'ai choisi son destin.
Elle m'obéira, soyez-en bien certain !
Tâchez donc d'oublier des illusions vaines !

WAGNER

Je verserai cent fois tout le sang de mes veines,
Mais...

LA MARGRAVE

Elle obéira !

WAGNER

Non !

LA MARGRAVE

Elle obéira !

Où je dirai d'aller, soyez sûr qu'elle ira !
Réfléchissez, Wagner !.. Vous l'aimez...?

WAGNER

Si je l'aime !

LA MARGRAVE

Hé bien, j'en suis certaine alors, vous, oui, vous-même,
Vous ne voudriez pas son malheur !

WAGNER

Son malheur !
Je donnerais mon sang pour que jamais un pleur
Ne vint mouiller ses yeux !

HENRI XIII, *ricanant*

Oui !

LA MARGRAVE

Que deviendra-t-elle
Si notre volonté doit la trouver rebelle ?
Ne perdons pas de temps en des discours plus longs...
Mais songez à cela ! Songez-y bien !
(*à Henri XIII.*)
Allons !
(*Ils sortent.*)

WAGNER, *fou de désespoir*

Que faire ? Oh ! Ciel, que faire à présent ? Oui ! Que faire ?..
(*Il sort d'un autre côté, du pas d'un homme ivre.*)

SCENE XII

VOLTAIRE, *seul ricanant*

C'est vraiment amusant cette petite affaire
D'Etat !... Il en mourrait... mais nous avons huit jours,
Pour faire triompher le bon droit des amours !...

Fin du Deuxième Acte.

ACTE III

DE PLUS HAUT QUE LES ÉTOILES !

ACTE III

Un autre endroit du même parc.

Frondaisons. — Buissons très épais.

Un coin du château — que l'on devine inoccupé aux persiennes closes — est encadré par une verdure touffue.

Banc de marbre.

SCÈNE I

VOLTAIRE, WAGNER

VOLTAIRE, *assis, comptant les battements de son pouls*

Une... deux... trois... cinq... sept...

WAGNER, *à lui-même, avec accablement*

L'épreuve est trop cruelle.
Comment lutter ? Comment ? Fuir ? Partir avec elle...?
Et puis ?... La voir souffrir, comme on me le disait
Le dénument, le froid, la faim...

VOLTAIRE

Seize... dix-sept...

WAGNER

Mener dans la misère une existence errante...
Pauvre enfant ! Pauvre enfant ! Pauvre amour...

VOLTAIRE

Vingt-neuf.. trente...

WAGNER

Echapper au Destin haineux qui me poursuit
Dans la tombe ? Mourir !... Je suis las !

VOLTAIRE

Trente-huit !

WAGNER

Rien à faire ! Rien ! Rien ! Voilà qui m'exaspère...
Rien ! Un mur de granit est là, que je n'espère
Ni tourner, ni saper, ni gravir... rien, rien, rien !
Mon amour, mon suprême et mon unique bien,
Je ne puis même pas la défendre, me battre,
Mourir pour Elle !... Oh ! C'est affreux !

(*Il pleure.*)

VOLTAIRE

Cinquante-quatre !

WAGNER

Ne rien pouvoir ! Ne rien pouvoir !... mais rien ! Rien ! Rien !

VOLTAIRE, *à lui-même avec satisfaction*

Malgré tous ces tracas, notre pouls bat très bien ;
Très régulièrement.

WAGNER, *avec accablement*

Rien !

(*A Voltaire.*)

Sublime génie

Au secours ! Je me meurs ! Et dans mon agonie
Je tends les mains vers vous ! Vous êtes si puissant !

VOLTAIRE

Vous parlez haut et fort, pour un agonisant !
Ne nous démenons pas ! La fièvre, le délire,
Cela n'est bon qu'en vers, pour rime à *lèvre* ou *lyre* !
Soyons ardents... mais froids !

SCÈNE II

VOLTAIRE, WAGNER, VIVIANE, *paraissant à une fenêtre du premier étage*

VIVIANE

Pstt ! Pstt !

WAGNER

Ah ! Te voilà !
C'est toi ! Je te revois enfin ! Que fais-tu là ?

VIVIANE

Depuis hier au soir, on me tient enfermée
Dans cet appartement !

WAGNER

Ma pauvre bien-aimée...

VIVIANE

Oui ! J'ai dit à maman, après notre entretien :
“ Je n'épouserai pas le Grand-Duc ! ”

WAGNER

Ah ! C'est bien !

VIVIANE

Elle a dit : " Il le faut ! " J'ai répondu : " Lanlaire ! "
Alors elle a rougi, " ponceauoui " de colère...
— Je t'obligerai bien à m'obéir ! — Jamais !
— Vous direz oui !... — Je dirai non ! Je le promets !
— Vous changerez ! — Pour rien ! — Indocile ! — Mais ferme !
— C'est bien ! m'a-t-elle dit enfin, je vous enferme !
" Un couvent éteindra la sotte passion,
" Et l'on vous mariera par procuration !... "

(*A Voltaire.*)

Savez-vous ce que c'est, Monsieur, qu'un mariage
Par procuration ?... Je l'ignore et j'enrage !...

VOLTAIRE

Oui ! C'est un mariage où, pour vous, l'on consent !
Quelqu'un dit " Oui " pour vous !

VIVIANE

Ce quelqu'un complaisant
Voudra bien en mon nom faire aussi tout le reste !...

(*Regardant autour d'elle.*)

Je suis trop mal logée ici, pour que j'y reste !
Enlève-moi, veux-tu ! Vite ! Une échelle ! Allons !
Nous serons loin ce soir ! Moi je m'enfuis ! Filons !

WAGNER, *hésitant*

Fuir à deux !...

VIVIANE

Hé bien quoi ? La fenêtre est trop haute !

Une échelle ! Le sol est trop loin pour qu'on saute !

WAGNER

Fuir à deux ! C'est la faim, la misère...

VIVIANE, *dédaigneuse*

Oh ! l'argent !

Pftt ! Filons !...

WAGNER

Pauvre amour !

VIVIANE

Qu'on doit rire en songeant,
Au long nez des limiers collés à votre piste !

WAGNER

Impossible !

VIVIANE

Toi, tu fais l'homme qui résiste...
Mais au fond....

VOLTAIRE, *les interrompant*

Quelqu'un vient...

VIVIANE

A tantôt !

WAGNER

A tantôt !

SCENE III

LES MÊMES, *cachés*. PIA

PIA, *tenant sous le bras un gros livre*

Ici nul ne me voit... c'est l'endroit qu'il me faut.

(*Elle ouvre son gros livre.*
Le moindre bruit la fait tressaillir.
On devine qu'elle tremble d'être surprise.
Elle se met à lire avec un mélange d'étonnement, de dégoût et peu à peu aussi de malsain intérêt et enfin de plaisir.)

Oh ! Ciel !... Cette gravure horriblement obscène...

(*Elle a refermé le livre. Elle le rouvre.*)

Voyons comment le texte explique cette scène...
Hé bien merci !... Pouh ! — Oh ! — Oh ! mon Dieu ! Vraiment ! Puh !
Je n'aurais jamais cru, jamais qu'un homme put...
Ignoble ! Répugnant ! Horrible ! Abject ! Infâme !...
Quelle horreur d'être un homme ! Oh !.. — Et d'être une femme... !

(*Lisant mieux.*)

Comment ! Ainsi !... — Je n'avais pas compris d'abord !

(*Horreur.*)

C'est trop fort !

(*Etonnement.*)

C'est trop fort !

(*Les yeux allumés.*)

C'est trop fort !

(*Amusée.*)

C'est trop fort !

VOLTAIRE, *bas à Wagner. — Ils ont observé Pia.*

Dégoûtons de l'hymen l'aimable créature !
Cela peut vous servir.

(*Ils entrent.*
Pia voudrait en vain cacher son livre.)

VOLTAIRE

Seule avec la Nature,
Altesse...?

WAGNER

Ce bouquin que vous avez en main... ?

PIA

Rien... C'est un livre !

WAGNER

Un livre ?

PIA

Oui !

WAGNER

Quel livre ?

PIA, *évasivement*

Examen
De conscience !

WAGNER

Ah ! Ah ! — Peut-on ?...
(*Il tend la main.*)

PIA

Pour rien au monde !....

WAGNER

Tiens ! Votre conscience aime une ombre profonde !

(*Il lui tourne le dos et laisse Voltaire seul avec elle.*)

PIA, *bas à Voltaire*

Est-ce que vous croyez, bien sincèrement...

VOLTAIRE

Quoi ?

PIA, *montrant Wagner*

Qu'il veuille ainsi se comporter auprès de moi ?

VOLTAIRE

Se comporter comment ?

PIA

Comme le dit ce livre !

VOLTAIRE

On ne peut contrôler les gestes d'un homme ivre !

PIA

C'est vrai !

VOLTAIRE

Je crains qu'il n'aille encor plus loin !

PIA

Jusqu'où ?

VOLTAIRE

Vous allez dans l'amour vivre jusques au cou !

PIA, *frissonnante de joie*

Si haut !

VOLTAIRE

Il en aura, lui, par dessus la tête.

PIA, *sans sincérité*

C'est horrible de satisfaire ainsi sa bête !

VOLTAIRE

Et damnable !

PIA

Oui mais, heureusement, moi, que,
Si je consens à tout, c'est pour l'amour de Dieu !

VOLTAIRE

(*Pendant cette conversation, Pia a posé son livre par terre à côté d'elle. C'est un gros volume aux fermoirs de cuivre. Viviane, à l'aide d'un crochet pendu au bout d'une ligne, a soulevé le volume et le balance très haut dans les airs.*)

PIA

Mon livre, où donc est-il ?

VOLTAIRE

Quel livre ?

PIA

Mon gros livre !

(*A Wagner.*)
C'est vous qui l'avez pris !...

WAGNER, *sans aménité*

Madame, je sais vivre
Et de ce qu'il vous plaît de lire, peu m'en chaut !

PIA

Je l'avais posé là, près du banc et —

(*Viviane a reposé le livre où il était. Pia l'aperçoit.*)

Ciel ! Oh !

Quel miracle !

VOLTAIRE

Encore un !

PIA

Enfin, c'est plus qu'étrange !

Qui donc m'a pris ce livre et me le rend ?

VOLTAIRE

Un ange !

PIA

Un ange ? Vous croyez ?...

VOLTAIRE

A moins que ce ne soit

Un démon... En tout cas, c'est un Esprit adroit !

PIA

C'est un signe du Ciel ! Qu'est-ce qu'il signifie ?

WAGNER, *brutalement*

Il signifie : Entrez au couvent pour la vie !

PIA, *aigrement*

Les vœux du Saint-Esprit ne vous sont point cachés !...

VOLTAIRE, *bas*

Hélas ! Vous lui ferez faire tant de péchés !

PIA

Mon directeur saura m'expliquer ce prodige !

(*Viviane a repêché le livre. — Pia s'aperçoit de sa disparition.*)

Juste Ciel ! Cette fois, tout tourne... A l'aide !... Où suis-je ?
C'est un tour évident de l'esprit infernal !

SCÈNE IV

LES MÊMES, HANS MULLER

HANS MULLER, *à Viviane*

Princesse, ce roseau va casser !

(*Le gros livre se balance en l'air au bout de la canne à pêche qui plie.*)

WAGNER, *à part*

L'animal !

VIVIANE, *à Hans, furieuse d'être trahie*

Oh ! Monsieur le Doyen, c'est bête, écoutez, bête !

HANS, *surpris*

Pourquoi... ?

PIA, *l'interrompant*

Vous vous moquiez de moi !

VOLTAIRE, *à part*

Quel trouble-fête !

PIA, *reprenant son livre*

Mon livre ! C'est trop fort ! Vous vous moquiez de moi !
Je cours vous dénoncer !

(*Elle sort furieuse.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* PIA

HANS MULLER, *à Voltaire*

Vos doutes sur la Foi...

WAGNER, *l'interrompant*

Hé, monsieur, laissez-nous !

VOLTAIRE

Adieu !

HANS MULLER

La belle affaire !
Qu'ai-je donc fait ?

VOLTAIRE

Ce qu'il eut fallu ne pas faire !

VIVIANE, *fermant sa fenêtre*

Vous avez mis les pieds dans le plat !

HANS MULLER

Dans quel plat ?

WAGNER, *à Voltaire*

Cette folle en fureur va faire un bel éclat !...

(*A Hans Muller, avec hauteur.*)
Voudriez-vous, Monsieur, nous laisser tout de suite !

HANS MULLER, *très digne*

Pour que, sur vos désirs je règle ma conduite,
Vous vous y prenez mal en me parlant ainsi !
(*Montrant Voltaire.*)
J'apportais à Monsieur quelques clartés...

VOLTAIRE, *l'interrompant*

Merci !
Trop aimable !

WAGNER *à Voltaire*

Je cours arrêter cette folle !

VOLTAIRE

Oui ! Je vous suis !...
(*Wagner sort rapidement.*)

SCÈNE VI

VOLTAIRE, HANS MULLER

HANS MULLER, *arrêtant Voltaire*

Saint Paul a dit cette parole :

VOLTAIRE, *qui veut sortir*

Serviteur !

HANS MULLER

Ecoutez !

VOLTAIRE, *à part*

Fanatique dément !

HANS MULLER, *suppliant*

Accordez-moi, Monsieur, un tout petit moment !
" La lettre, a dit Saint Paul, ne contient pas la vie,
Elle leurre, elle tue, et l'esprit vivifie !
Ce qu'il faut découvrir pour guérir tous les maux
De l'âme, c'est le sens du Livre, et non des Mots !... "

VOLTAIRE

Je veux bien ! Cherchez donc, Monsieur, le sens du Livre....
Je souhaite ardemment que l'Esprit vous le livre...

(*Il salue et veut s'en aller.*)

HANS MULLER

Mais...

VOLTAIRE

Je rentre au château.

HANS MULLER

Je m'attache à vos pas !

(*Avec une grande angoisse dans la voix.*)

Vous niez ! Mais, au fond, ne douteriez-vous pas ?

VOLTAIRE, *fâché*

Vraiment vous abusez, cher Monsieur !...

(*A part.*)

Le bonhomme
N'a pas l'air de comprendre à quel point il m'assomme !

Massillon l'a bien dit : " Pourquoi ne croit-on point ?
" Toujours la même chute, arrive au même point !
" On a d'impurs désirs, des appétits, des vices,
" Des faux dieux exigeant de honteux sacrifices,
" Et le frein de la Foi qui vous retient d'abord,
" Gêne, entrave, meurtrit, puis n'est plus assez fort,
" Et l'on se laisse aller — c'est l'éternelle histoire ! —
" On nie ; on veut douter ; on voudrait ne plus croire ;
" Ne plus être gêné par la mort, par l'Enfer...
' Mais on a beau vouloir, en soi, ne plus voir clair,
" Un rayon brille encor, la nuit n'est pas complète... "

(*Suppliant.*)

Ouvrez-moi votre cœur de sage et de poète,
Ce rayon par instants, luit toujours sur vos pas ?...
Vous niez, mais au fond, ne douteriez-vous pas ?...

VOLTAIRE, *l'interrompant*

Si vous voulez, Monsieur, je doute et vous salue !

HANS MULLER, *le retenant par le bras*

Oh ! comment acquérir certitude absolue ?
Discutons...

VOLTAIRE, *se dégageant, furieux*

S'il vous plaît !...

HANS MULLER

Vous, un esprit si fin !
Pourquoi nier ? Pourquoi ?

VOLTAIRE, *exaspéré*

Vous m'ennuyez enfin !
Vous ne voudriez pas qu'un homme raisonnable,
Acceptât bonnement cent bourdes incroyables
Acceptât bonnement cent contes près des quels
Les " *Mille et une Nuits* " prennent des airs réels,
Sur la foi de bouquins dont la science vient dire
Que leurs pseudos-auteurs ne purent les écrire,
Et que je vois remplis de contradictions !
Si l'Esprit-Saint voulait que nous l'entendissions,
Se fut-il entouré de semblable grimoire ?

HANS MULLER

Il aurait dû vous consulter !...

VOLTAIRE

Quoi ! Je dois croire
Que l'Etre colossal, infini, tout puissant,
Qui créa l'effroyable abîme éblouissant
Du ciel et qui sema l'immense espace sombre,
De milliards de soleils tourbillonnant dans l'ombre,
Je dois croire que Dieu s'est fait homme — c'est vif ! —
Qu'il s'est, pour mon amour, fait tube digestif,
Et cet évènement, d'importance si grande,
On pourrait en douter, le traiter de légende,
Disputer sur les vieux écrits qui l'ont conté,
Leur faire affirmer blanc ou noir à volonté,
En discuter le texte, en contester la source,
Et devant leurs erreurs, n'avoir d'autre ressource
Que de dire : " Le Ciel sans doute a trouvé bon
" D'éprouver les chercheurs désireux d'y voir !... " Non !

Non, il est impossible, et nul ne voudra croire,
Que si pareil prodige eut étonné l'histoire,
On eut jamais, jamais, vu la majorité
De tant de pauvres cœurs épris de vérité,
De tant de pauvres chairs rêvant d'avoir des ailes,
Ebranler, insulter les voûtes éternelles,
Du cri dont leur azur a toujours retenti :
— Le Ciel n'a point parlé ! L'Evangile a menti !...

HANS MULLER, *tombant assis sur le banc et se cachant le visage dans les mains*

Malheureux ! Malheureux !...

(*Durant toute la scène suivante, il demeure à l'écart, le visage enfoui dans les mains, comme anéanti.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES. LE BARON THUNDER-TEN-TRONKH, *un gros homme, très richement vêtu.*

VOLTAIRE, *à part*

En ce coin solitaire
Qui vient nous relancer ?

LE BARON, *saluant très bas*

C'est Monsieur de Voltaire.
A qui j'ai l'honneur... ?

VOLTAIRE

Oui !

LE BARON, *se présentant*

Baron Thunder-ten-Tronkh !
Burguemeister !

VOLTAIRE

Charmé !

LE BARON

Je serais bref et prompt.
Monseigneur le Marquis Wagner m'a fait entendre
Que l'on pourrait nourrir l'espoir de vous voir prendre
La parole devant nos bourgeois. Ce serait
Nous faire un honneur, dont Eppenheim garderait
La mémoire à jamais !

VOLTAIRE

Parler ?... Mais... pour quoi dire ?

LE BARON

Rien, s'il vous plaît !...

VOLTAIRE

Alors ? Qu'est-ce que l'on désire
Que je fasse ?

LE BARON

Voici ! C'est simple ! Nous avons
Nous, les gens d'Eppenheim, sauvages qui vivons
Au fond d'une vallée agreste et solitaire,
Nous avons — à quoi bon le cacher ou le taire ! —
Nous avons, je le sais, la réputation
D'être des sots !...

VOLTAIRE

Comment ! Cette allégation !
Il suffit de vous voir pour qu'aussitôt, l'on sache
A quoi s'en tenir !

LE BARON

Oui ! Notre peuple se cache
Vit, ici, loin de tout, devant ses monts, toujours,
Et pour tous : citoyen d'Eppenheim, veut dire : ours !

VOLTAIRE, *railleur*

Se pourrait-il ?

LE BARON

La joie en ces lieux serait grande
Si Voltaire daignait dissiper la légende !...
Faites-nous un discours, qu'on applaudira fort,
Et nous serons vengés !

VOLTAIRE, *surpris*

Comment !

LE BARON

Mais oui ! D'abord
On se dirait : il a compris ce grand poète,
Le peuple d'Eppenheim... il n'est donc pas si bête !

VOLTAIRE

Délicat compliment au poète !

LE BARON

Oh ! non ! non !
Veuillez nous délivrer de ce fâcheux renom !...
Nous vous préparerons un succès sans exemple !
On vous écoutera, comme un Pasteur au temple,
On vous applaudira...

VOLTAIRE *l'interrompant*

Comme un phoque savant !...
Et si l'on me huait ?... Cela s'est vu souvent...

LE BARON

Vous ne connaissez pas nos gens... des imbéciles !
Rassurez-vous ! Ils ne seront pas difficiles !...
Un triomphe vous est garanti !

VOLTAIRE

Je dirai
Tout ce qu'il me plaira ?...

LE BARON

Mais... sans doute !

VOLTAIRE, *après un silence*

J'irai !

LE BARON

A trois heures du soir, demain !... L'heure... ?

VOLTAIRE

Est parfaite !

HANS MULLER, *s'avançant vers eux d'un air égare :*

Et moi, Messieurs ?... J'entends en être de la fête !...

LE BARON, *surpris*

Mais... sans doute !

(*A Voltaire.*)

A demain !

VOLTAIRE

A demain !...

(*Le Baron sort.*)

SCÈNE VIII

VOLTAIRE, HANS MULLER

VOLTAIRE, *à part*

Animal
Dangereux !... Jouons lui notre grand air papal !

(*A Hans Muller.*)

Je viens de répéter des mots affreux, mon Père,
... *Que dit l'impie !...* — Oh ! moi, vous le savez j'espère,
Je suis un bon chrétien, bien humble, bien soumis,
Et je ne me serais en aucun cas, permis
De blasphémer ainsi les Dogmes que révèle
La Sagesse Infinie, en notre Loi Nouvelle !
Je crois aveuglément....

HANS MULLER, *l'interrompant*

Vous vous moquez de moi !...

VOLTAIRE, *protestant*

Mais...

HANS MULLER, *éclatant*

Je suis comme vous et je n'ai plus la foi !...

VOLTAIRE, *stupéfait*

Comment !

HANS MULLER

Depuis longtemps, j'ai lu tous vos ouvrages !
J'espèrais, insensé, répondre à vos outrages,
Réfuter vos erreurs... Enfin je les ai lus...
Et depuis, tout est mort en moi !... Je ne crois plus !

VOLTAIRE

Comment !...

HANS MULLER

Je voudrais croire encor, de tout mon être...
Oui ! Croire ! Et c'est pourquoi j'espèrais que peut-être,
En vous, vous que mon rêve a le plus détesté,
Un doute, un petit doute, au moins serait resté !
J'espèrais obtenir du terrible Voltaire
Dont l'œuvre empoisonna mon âme solitaire,
L'aveu qu'il n'est pas sûr d'avoir raison, l'aveu
Que l'on peut croire au Christ, que l'on peut croire en Dieu;
J'espèrais qu'un rayon luirait dans ma nuit noire,
Que je pourrais douter !... Douter : c'est encor croire !
Croire en Dieu ! Croire en Dieu ! Tout, oui tout pour cela !
Pour que je puisse encor espèrer qu'il est là,
Au fond du ciel aveugle, au fond du ciel stupide,

Le Maître juste, et doux, et bon !... — Le ciel est vide !
Nul œil ne nous regarde ! Aucun front n'est penché
Sur nous ! Le Créateur que l'on a tant cherché,
L'Auteur à qui tout bas l'on disait : " Notre Père ! "
C'était une insensée, une sotte chimère !
Pour couronner sa lutte et payer son effort,
L'homme n'a que l'argile où son cadavre dort !
Il a, pour récompense à ses vaines batailles,
Les vers de son cerveau, les vers de ses entrailles,
Les larves répugnants des nuits ; les glissements
D'un tas d'êtres impurs parmi ses ossements !...
Rien ! Rien ! Rien ! L'homme est seul sans personne qui l'aime !
Il n'est, pour le juger, nul autre que lui-même !
Le Ciel est un béat et bête gouffre bleu !
Il n'y a pas de Dieu ! Pas de Dieu ! Pas de Dieu...

(*Il se tord les bras et sanglotte terriblement.*)

VOLTAIRE, *un peu effrayé*

Oh ! Vous allez trop loin ! Je crois, je vous le jure,
En un Etre Suprême, à qui l'on fait injure,
En lui prêtant un tas de motifs puérils,
De grotesques moyens, de calculs bas et vils...

HANS MULLER

Il n'y a pas de Dieu vous dis-je ! Rien ! Personne !
Rien !... Jamais glas de mort, jamais tocsin qui sonne
La lamentable fin d'un misérable espoir,
Ne monta plus lugubre en un ciel aussi noir !
Vérité, je te hais ! Raison, je t'abomine !
Réalité qui mit mon beau songe en ruine,
Je t'exècre !...

(*A Voltaire.*)

Sourire assassin de ma Foi,
Sourire dont le lent poison a fait de moi
Le plus désespéré des malheureux, Sourire
Français, que je maudis plus que je ne puis dire,
Sourire devant qui le Rêve est impuissant,
Va ! Je te cacherai sous un voile de sang !

(*Il semble fou de désespoir, prêt à passer de la parole aux actes.*)

Oui ! je t'enfoncerais les griffes de ces pattes
Dans la gorge, et baignés de tiédeurs écarlates,
Mes bras dans ta poitrine iraient chercher ton cœur,
Et mes deux poings broieraient ton sourire moqueur,
Si je ne voulais pas vengeance plus complète !
Maître ! Rassure-toi ! Je serai de ta fête !
Maître ! Je te prépare un triomphe éclatant !
Maître ! Je te promets que tu seras content !
Puisque l'on m'a menti ! puisque mon imbécile
Mère, et ces cuistres noirs au lent esprit docile,
Et tous ces faux savants, et tous ces sots docteurs,
Et des tas de béats nigauds trois fois menteurs,
Sont la cause que j'ai passé sur cette terre,
Sombre, triste, anxieux, farouche et solitaire,
A prêcher, à défendre un absurde idéal,
Je rendrai dent pour dent ! Je rendrai mal pour mal !
Je veux qu'autour de moi, tout crie, et saigne, et souffre,
Je veux voir de la chair panteler dans mon gouffre,
Je veux voir de la chair se tordre dans mon feu,
Et répondre "*Jean-foutre !*" à qui criera : "*Mon Dieu !*"...

(*Il sort, fou de rage et de désespoir, râlant et sanglottant.*)

SCÈNE IX

VOLTAIRE, *seul*

Le soir est venu. Le grand parc est baigné de la lumière bleue de la lune, qui fait sortir vivement de l'ombre le fin visage de Voltaire. Celui-ci s'est assis. Il pense. Grave d'abord, il se met peu à peu à sourire malicieusement. Ce sourire devient vite un ricanement plein de haine, et de douleur, un ricanement sinistre et menaçant...

SCÈNE X

VOLTAIRE, WAGNER

WAGNER, *entrant affolé*

Encore un autre obstacle, une nouvelle entrave...
Cette folle a conté l'histoire à la Margrave,
On donne à Viviane une duègne...

VOLTAIRE

Vraiment !

WAGNER

... Qui ne la perdra pas de vue un seul moment !
La voilà !...

(*La duègne paraît à la fenêtre et se met en devoir de fermer celle-ci.*)

VIVIANE

Non ! Laissez cette fenêtre ouverte !...

LA DUÈGNE, *aigre*

La soirée est glacée et je suis peu couverte !
(*Elle repousse la jeune fille.*)

VIVIANE, *à Wagner désespérément*

Wagner !...

WAGNER, *s'élançant vers elle et frappant le mur qui les sépare.*)

Atroce mur !...

VOLTAIRE, *après un silence*

Elle eut raison tantôt !...
Si cela vaut — je n'en crois rien !... — si cela vaut
La faim, le froid, le dénuement et la misère,
Que l'on se mêle à l'être adoré, que l'on serre
Son amour sur son cœur, si ceci vaut cela,
Fuyez à deux d'ici. Filez. Enlevez-la...
Car c'est le seul moyen d'arranger vos affaires...

WAGNER

Oui ! Je veux !... Mais comment ?... Ces mesures sévères,
Ces portes, ces gardiens...

VOLTAIRE

Réfléchissez d'abord !
Mon conseil est mauvais et vous aurez grand tort
De le suivre ! Grand tort : il faut que le dise... !

WAGNER, *énergiquement*

Je le suis !

VOLTAIRE

L'enlever, c'est faire une sottise !
Vous lui sacrifiez, bien plus qu'elle ne vaut.

WAGNER

Non !

VOLTAIRE

Vous faites, c'est sûr, un calcul d'idiot...

WAGNER

Non ! Tout pour elle ! Tout !

VOLTAIRE

Tout, c'est trop !

WAGNER

Je me tue
Si je la perds !...

VOLTAIRE

Quand vous la verrez mal vêtue...

WAGNER, *l'interrompant*

Je lui ferai de moi, de mon cœur, de ma chair
Un tel rempart, que rien ne pourra la toucher !
Je prendrai tous les coups et toutes les souffrances...

VOLTAIRE

Souhaitons qu'il en soit selon vos espèrances...

WAGNER

Que faire ? Quand ? Comment l'enlever ? Où fuir ? Où ?
Que faire ? Parlez vite ! Oh ! Vite...

VOLTAIRE

Casse-cou !...
— Votre frère et sa Cour vont à l'Hôtel de Ville,
Demain...

WAGNER

Je sais !...

VOLTAIRE

Thunder-ten-Thronk, cet imbécile,
M'a prié de parler...

WAGNER

Vous avez consenti ?

VOLTAIRE

Le pauvre gros bonhomme a galamment menti,
Il faut encourager les beaux-arts ! Cette fête
En l'honneur du Grand Duc, ne doit être complète
Que si j'y veux tourner un aimable discours
A son Altesse, à ses bourgeois, à tous les ours
D'Eppenheim...

WAGNER

Vous ferez ce discours ?...

VOLTAIRE

Moi ! Sans doute !...

Et vous, pendant que tout votre Eppenheim m'écoute,
Défoncez les plafonds, escaladez les murs,
Secouez au besoin les fruits un peu trop mûrs,
Et gagnez quelque coin paisible et solitaire...

WAGNER, *l'interrompant*

Oh ! C'est bien...

VOLTAIRE

.. Où vous vous souviendrez que Voltaire
Vous a dit, et redit, et répété que vous
Agissez comme un fou, le plus complet des fous.

WAGNER

On nous poursuivra !

VOLTAIRE

Oui ! La chose est évidente...
J'espère...

(*Il s'arrête, hésitant, puis ricane tout doucement.*)

WAGNER, *étonné*

Quoi ? Parlez !...

VOLTAIRE

La rendre moins ardente
Cette poursuite... mais — prenez note du mot ! —
Vous vous conduirez là, comme un simple idiot !

WAGNER

Comment espèrez-vous ralentir la poursuite ?

VOLTAIRE

Il se peut qu'au moment où vous prendrez la fuite,
(Vous vous conduirez là comme un simple idiot !)
On voie ici, quelqu'un... qui tombe de très haut !

WAGNER

Je ne saisis pas bien... ! C'est une allégorie ?...

VOLTAIRE

Non ! C'est réel !

WAGNER

Et d'où tomberait, je vous prie
Ce quelqu'un ? Du plafond ?

VOLTAIRE

Non ! De plus haut !

WAGNER

Vraiment !
Du toit ?

VOLTAIRE

Si ce n'était que du toit seulement...

WAGNER, *riant*

De la tour ?... Mais, Monsieur, c'est donc un suicide ?

VOLTAIRE, *glacial*

Oui ! Mais c'est de plus haut, que le pauvre être avide
De néant, tombera !

WAGNER

De plus haut que la tour ?...

VOLTAIRE

Oui ! De beaucoup plus haut !...

WAGNER

Même en cherchant un jour
Cette énigme pour moi ne perdrait point ses voiles !...

VOLTAIRE

Son Rêve était monté par delà les étoiles,
Le malheureux a vu ce que son Rêve vaut !...

WAGNER, *voulant encore plaisanter*

C'est des astres qu'il tombe alors ?...

VOLTAIRE

Non ! — De plus haut !

Fin du Troisième Acte

ACTE IV

L'ECROULEMENT DE DIEU !

ACTE IV

La halle du Palais Municipal d'Eppenheim.

Une vaste salle de style roman. Autour de cette salle règne une colonnade dont les lourdes arcades supportent une galerie qui fait le tour de la scène. Au fond, entre les colonnes se trouve l'entrée principale, une large porte à deux battants. Au-dessus de cette porte et donnant sur la galerie une verrière aux brillantes couleurs.

A droite, en bas, une estrade supporte des fauteuils destinés au Grand-Duc et à sa suite.

A gauche un escalier donne accès à la galerie supérieure.

En face des fauteuils de la cour quelques sièges pour deux ou trois rangs de spectateurs assis — Au milieu de la scène une très petite estrade, d'un seul degré, supportant une légère tribune.

En haut, des deux côtés de la galerie et des deux côtés de la verrière du fond, se trouvant des portes étroites et basses.

SCÈNE I

LE PÈRE NONOTTE, LE CAPITAINE des GARDES

(*Au lever du rideau une trentaine de soldats pénètrent par la grande porte du fond.*

Ils gagnent la galerie supérieure par le petit escalier de gauche, entrent dans les diverses portes qui donnent sur cette galerie et disparaissent aux yeux des spectateurs.)

LE PÈRE NONOTTE

Vos soldats seront bien dissimulés là-haut ?..

LE CAPITAINE

Oui ! Nul ne les saura si près...

LE PÈRE NONOTTE

C'est ce qu'il faut !

(*Après un silence, avec une indifférence affectée qui dissimule mal un grand embarras.*)

Les fusils sont chargés ?...

LE CAPITAINE, *très surpris*

Comment ! C'est inutile

N'est-ce pas ?..

LE PÈRE NONOTTE, *les lèvres pincées*

Croyez-vous ?

LE CAPITAINE

Mais...

(*Le Père Nonotte, très sombre, lui lance un regard expressif et change avec effectation le sujet de la conversation.*)

LE PÈRE NONOTTE

Cet hôtel de Ville

Est très heureusement, très sagement bâti !

LE CAPITAINE

Comment se fait-il donc que l'on ait consenti
A ce qu'un étranger vint troubler notre fête ?

C'est une grave erreur qu'un très digne homme a faite.
Depuis bientôt six mois, il était décidé
Que le Grand-Duc, par le Burguemeister guidé
Visiterait l'Hôtel de Ville à cette date...
Le bon Thunder-ten-Tronkh s'est cru fin diplomate
En obtenant de ce Français — Dieu sait comment ! —
Qu'il viendrait, devant tous, tourner un compliment
En l'honneur du Grand-Duc et de sa fiancée...
C'est une délicate et touchante pensée !...

LE CAPITAINE

Mais que craignez-vous donc ? D'où viendrait le danger ?
De cet homme ?

LE PÈRE NONOTTE, *très sombre*

Avez-vous commandé de charger
Les fusils ?...

LE CAPITAINE

Il faudrait prévoir des troubles graves,
Pour...

LE PÈRE NONOTTE

Vos soldats sont-ils dévoués ? sont-ils braves ?

LE CAPITAINE

J'en réponds !

LE PÈRE NONOTTE

Bon ! — Le peuple entier s'assemble ici...

LE CAPITAINE

Il aime son Grand-Duc !

LE PÈRE NONOTTE

Il l'aime... c'est ainsi...
Mais... certains mécontents... On ne sait pas... peut-être...

LE CAPITAINE

Parlez ! Est-ce un complot ? Ne puis-je tout connaître ?

LE PÈRE NONOTTE, *évasivement*

Je ferais préparer les fusils !...

LE CAPITAINE, *un peu vexé*

Monseigneur
M'ordonna d'obéir à vos ordres...

LE PÈRE NONOTTE

Honneur
Dont je suis bien indigne !

LE CAPITAINE

Ordonnez !

LE PÈRE NONOTTE, *se dérobant*

Je conseille !...

LE CAPITAINE

D'où viendrait le danger ? Qui faut-il qu'on surveille ?

LE PÈRE NONOTTE, *énigmatique*

Un prêtre, un confesseur a souvent pour devoir

D'ignorer ce qu'il sait. Je ne puis que prévoir !

LE CAPITAINE

Prévoir quoi ? Que j'aurais à tirer sur la foule ?
Que sur ces vieux murs noirs un torrent de sang coule ?
Que la fête se change en massacre ?... Soyons
Sérieux !

LE PÈRE NONOTTE, *très sombre*

Oui !

LE CAPITAINE, *incrédule*

Prévoir cela ! Non !...

LE PÈRE NONOTTE

Prévoyons !...

LE CAPITAINE

Non ! Ce serait céder à de fausses alarmes !...
Votre ombre vous fait peur !...

LE PÈRE NONOTTE, *bas avec autorité en voyant entrer Voltaire*

Faites charger les armes !

SCÈNE II

LE CAPITAINE, NONOTTE,
VOLTAIRE, LE BARON THUNDER-TEN-TRONKH.

(*Nonotte et le Capitaine se dirigent en causant vers l'escalier qui conduit à la galerie supérieure. Vol-*

taire et le Baron s'avancent vers le milieu de la salle.)

LE BARON

Voici l'heureux endroit, que veut bien honorer
L'illustre...

VOLTAIRE, *l'interrompant*

C'est de là que je vais pérorer ?...
Bon ! — Qui se mettra là ?

LE BARON

La Cour !

VOLTAIRE, *montrant l'espace réservé au public*

Ici ?

LE BARON

La Ville !...

(*Insinuant.*)

Le Grand-Duc est présent... Il vous serait facile
Peut-être de glisser deux mots en son honneur...
Monseigneur aime bien qu'on vante...

VOLTAIRE, *l'interrompant*

Monseigneur
Sera content de son serviteur... Je l'espère !

LE CAPITAINE, *bas à Nonotte*

C'est convenu !...

(*Il sort par le petit escalier qui conduit aux galeries supérieures.*
Au cours de la scène suivante on le voit passer de l'une à l'autre des portes qui donnent sur cette galerie.)

NONOTTE, *descendant vers Voltaire et le Baron*

Bonjour !

VOLTAIRE

Tiens mon Révérend Père,
Vous étiez là !... Je ne vous savais pas si près !...

LE BARON

Excusez-moi !... Je vais régler quelques apprêts...
Permettez...

VOLTAIRE et LE PÈRE NONOTTE

Comment donc !...

LE BARON

Je reviens tout de suite !...

(*Il sort.*)

SCÈNE III

VOLTAIRE, NONOTTE.

VOLTAIRE

C'est un peu, ce qu'on dit le propre d'un jésuite,

D'être tout près de vous... alors qu'on le croit loin !...
Ce n'est pas un reproche... Eduqué par le soin
De l'illustre, et puissante, et sainte Compagnie,
Je l'admire... Je vous admire !...

NONOTTE, *énigmatique*

Et son génie
Quand vous le croyez loin est toujours près de vous !

VOLTAIRE, *ricanant*

Ah !... C'est un compliment... et qui m'est cher et doux !

NONOTTE

Non ! Ce n'est pas un compliment.

VOLTAIRE, *trop candidement*

Une satire
Non plus ?...

NONOTTE

Non plus !

VOLTAIRE

Expliquons-nous !...

NONOTTE

J'ai voulu dire
Que l'Ordre, s'inspirant des paroles de Dieu,
Prévoit, presque toujours, en quel temps, en quel lieu,
Pour le Christ, pour le Bien, la bataille est livrée...

VOLTAIRE, *souriant*

Ah !

NONOTTE, *calme*

Il sait qu'où passa le noir semeur d'ivraie,
On récolte bientôt l'amertume et la mort.

VOLTAIRE, *ricanant*

Ce noir semeur mystique évidemment a tort.
Quel laid individu !... C'est un très méchant homme !

NONOTTE

Non !

VOLTAIRE

Non ? Vraiment !...

NONOTTE

Vraiment !

VOLTAIRE

Comment est-il donc ?

NONOTTE

Comme
Un homme qui se moque, un homme qui sourit,
Un homme qui possède infiniment d'esprit,
Un homme à l'œil brillant d'une exquise malice...

VOLTAIRE, *railleur*

Prenez bien garde !... On peut vous croire son complice !...

NONOTTE

Il va, dans un élan généreux emporté,
Vers la Justice, vers le Droit, vers la Clarté,

C'est un sage, un savant, un penseur, un génie,
Un cœur tendre malgré son amère ironie,
Il croit, pour la Vertu, livrer de saints combats...
Mais il ne comprend pas — Mais il ne comprend pas ! —
Et certaines erreurs, Monsieur, sont criminelles,
Qu'il est lâche et méchant d'aller casser les ailes,
Au pauvre être stupide, ou naïf, ou grossier,
Qui n'a pas, lui, l'envergure d'un aigle altier,
Et qui péniblement et lourdement s'élève,
Au-delà de la Mort, vers quelque pâle rêve.

VOLTAIRE

Insensé qui veut fuir le néant du tombeau !..

NONOTTE

Heureux qui peut rêver de vivre et d'être beau !

VOLTAIRE

La jeune humanité voit fuir ses jeunes songes !..

NONOTTE

Berçons le vieil enfant...

VOLTAIRE

Avec les vieux mensonges !

NONOTTE

Il sera vrai toujours — et c'est l'essentiel —
Que notre geste, à l'homme, aura montré le Ciel !

VOLTAIRE, *ricanant*

Oh !.. Le Ciel !... C'est trop haut, s'il faut que l'on en tombe ?

NONOTTE

Six pieds !... La profondeur d'une profonde tombe :
L'homme ne peut tomber plus profond que cela !...

VOLTAIRE

Mais alors, à quoi bon, puisque tout finit là,
Vous griser d'impuissants essors ?...

NONOTTE

On s'envola !

VOLTAIRE

Vers qui ?

NONOTTE

Vers Dieu !

VOLTAIRE

La nuit où Dieu gît est bien noire...
Vous même, au fond du cœur, êtes vous sûr d'y croire ?

NONOTTE

Je crois en Dieu.

VOLTAIRE, *railleur*

Sans doute aucun ?...

NONOTTE

Sans doute aucun !

VOLTAIRE

Pareille foi serait, d'un... — Vous m'excusez ? — d'un

Charbonnier... et je sais que dans la Compagnie,
Toujours, finesse rare à science est unie !

NONOTTE, *avec la souriante simplicité d'une innébranlable conviction*

Je crois en Dieu.

VOLTAIRE, *ironique*

Sans en douter, parfois, un peu ?...

NONOTTE

Je crois en Dieu.

VOLTAIRE, *ironique*

Même... entre nous ?...

NONOTTE

Je crois en Dieu !

(*Voltaire laisse échapper un ricanement. Il est évidemment persuadé qu'il s'agit d'une comédie de la part du prêtre. Celui-ci reprend :*)

Dieu, c'est le lent, le long, l'ardu, le séculaire
Effort de l'être humain pour devenir meilleur...
Dieu, c'est tout idéal qui l'élève et l'éclaire,
Et dissipe sa nuit, et berce sa douleur...

Je crois en Dieu ! Dieu vit dans toute noble lutte !
Je crois en Dieu ! Dieu vit dans tout fécond effort !
Je crois en Dieu ! Dieu nous a tirés de la brute !
Je crois en Dieu ! Dieu nous tirera de la Mort !

Je crois en Dieu ! J'y crois. J'y crois plus qu'en moi-même...
Je n'ai qu'une terreur : c'est de L'aimer trop peu.
Je n'ai qu'une douceur : sentir combien je L'aime.
De tout mon être — éperdûment — je crois en Dieu !

VOLTAIRE, *aigrement*

Les Jésuites sont forts !

NONOTTE

Dieu, c'est l'immense somme
De tout le bien que fit au cours des siècles l'homme !
Tous sont ses ouvriers, et font son œuvre... Tous !

VOLTAIRE, *railleur*

Je le sers donc aussi ?

NONOTTE

Je l'espère pour vous !

(*Le Baron Thunder-ten-Tronkh reparaît et s'empresse vers Voltaire.*

Le Jésuite et le Philosophe se saluent et se séparent.

Le peuple d'Eppenheim vient peu à peu occuper les places qui lui sont réservées.)

SCÈNE IV

HABITANTS D'EPPENHEIM.

(*L'ordre dans lequel ils parlent règle celui de leur entrée.*)

UNE GROSSE FEMME, *à son mari*

On dit qu'on entendra quelqu'un de très notoire,
Faire des vers !...

UN HOMME, *à un autre*

Est-ce bientôt que l'on va boire ?...

LA GROSSE FEMME

Cela sera peut-être ennuyeux !

KARL, *apercevant un petit homme vêtu de noir, figure maigre et fouinarde d'homme de loi*

Tiens Reinhardt !

REINHARDT

J'arrive un des premiers !...

FRANZ

Vous toujours en retard !...

REINHARDT

Otto ! Franz ! Karl ! Hermann !... Ecoutez !

(*Quatre ou cinq jeunes gens du peuple endimanchés se groupent autour de lui. Une foule mélangée de toutes les classes de la société envahit peu à peu la salle.*)

KARL

On écoute !

REINHARDT

Je crains que Rothenfluh ne fasse fausse route !
C'est un chef dangereux. Il est si violent !
Un progrès vraiment stable est lent !...

KARL, *avec dédain*

Oh ! lent...

FRANZ, *achevant grossièrement sa pensee*

C'est lent !..

OTTO

Moi, j'aime Rothenfluh !

KARL

Il sait ce qu'il désire !

HERMANN

Il le sait !...

FRANZ

Moi je crois en lui !..

REINHARDT

C'est du délire !

Rien n'est prêt !...

OTTO

Qu'en sais-tu ?

REINHARDT

Nous sommes dix ! C'est fou !

KARL, *avec enthousiasme*

Nous suivrons Rothenfluh.

(*Ils le quittent sans façon.*)

REINHARDT, *à Wolf*

(*Celui-ci est une face bilieuse et sinistre ae bourgeois pauvre.*)

Rothenfluh ! Rothenfluh !..
Un gros, rougeaud, bruyant, criard énergumène !
C'est toujours ça qu'on suit !

WOLF, *bourru*

C'est toujours ça qui mène !..

(*Deux gardes ont occupé le bas de l'escalier et empêchent le public de monter dans les galeries d'en haut. Deux ou trois hommes du peuple qui viendront plus tard se grouper autour de Rothenfluh essaient de gagner ces galeries.*)

UN GARDE

On ne monte pas !

VOIX D'HOMME DU PEUPLE

— Quoi ! — Pourquoi ? — Je veux ! — Il faut
Que nous montions !

LES GARDES, *les repoussant*

Arrière ! Arrière !..

(*Un instant de tumulte sur ce point. La foule devient de plus en plus nombreuse.*)

REINHARDT, *à Wolf*

Ce qui vaut
Beaucoup mieux que des cris, ou qu'un peu de tumulte
Afin qu'une réforme efficace résulte
Des efforts réunis de sages citoyens,
C'est un bon plaidoyer " *in aulam* ".

WOLF, *farouche*

Ces moyens
Sont moins bons que la peur.

REINHARDT, *protestant*

Mon cher Wolf !

WOLF

Trois cents têtes !
Voilà ce qu'il faudrait ! Ces ridicules fêtes,
Ce plaisir d'acclamer un singe habillé d'or,
Séduiront des cerveaux épais longtemps encor !

UNE PETITE FILLE, *à sa mère*

Je vais voir le Grand-Duc maman ? Vraiment lui-même ?..

VOIX, *hors de la salle*

Hurrah ! pour Monseigneur !...
(*Acclamations.*)

REINHARDT, *à Wolf*

Ecoutez !

WOLF, *haineux*

Ce qu'on l'aime !..

REINHARDT

J'ai ma canne-poignard, sur l'avis de ce fou,
Contre le peuple entier...

KARL

Ah ! Voilà Rothenfluh !..

(*Rothenfluh un homme gros et grand, à la figure énergique et massive, descend en scène. Devant lui la foule qui déjà a envahi la salle, s'ouvre avec une certaine crainte. Il se dirige vers le groupe de ses amis, qui se tiennent à gauche de la salle, en face du trône destiné au Grand-Duc.*)

UN BOURGEOIS, *à sa femme un peu craintivement*

Tiens ! Voilà le boucher Rothenfluh, cet hercule !..
Un ennemi de l'ordre !...

LA FEMME

Ah !

ROTHENFLUH, *au groupe de ses amis, Karl, Franz, Otto, Hermann, Wolf, Reinhardt*

Bonjour !

(*Tous l'entourent et lui serrent les mains.*)

UN GARDE, *déblayant l'estrade et avec l'aide de deux ou trois autres gardes, refoulant le public à la place qui lui est destinée.*

Qu'on recule

(*Divers jeunes gens entrent avec précipitation, gonflés de l'importance des nouvelles qu'ils jettent à la foule.*)

— Le cortège est sorti du château.

— Ah !

— Bravo !

— Trois beaux carrosses d'or !

— Le plus grand tout nouveau !

— La princesse est en blanc avec des rubans roses !...
— Non ! C'est sa mère !

KARL, *à Rothenfluh*

Dis ? quoi de neuf ?

ROTHENFLUH

Bien des choses !...
Sommes-nous tous ici ?...

HERMANN

Tous !

ROTHENFLUH

Prêts à tout ?

REINHARDT

Plus bas !...

FRANZ

Oui ! Pour la liberté, pour le pays !...

REINHARDT, *à part, s'écartant un peu*

Moi pas !...

ROTHENFLUH, *à l'un des hommes qui ont voulu forcer le passage du petit escalier qui conduit aux galeries d'en haut*

Hé bien Ulrich ?...

ULRICH

Ce garde empêche que l'on monte !

ROTHENFLUH

Alors, restons groupés !...

ULRICH

Bien !

REINHARDT

Lorsque je nous compte
Nous sommes dix... — C'est peu !

ROTHENFLUH

C'est juste ce qu'il faut !

(*Aux autres.*)

Avez-vous les... objets ?...

REINHARDT

Ne parlons pas trop haut !

KARL, *tirant à demi un long coutelas de dessous ses vêtements*

Vois !...

FRANZ, *montrant la crosse d'un pistolet*

Vois !...

ULRICH, *une alêne de cordonnier au poing*

Vois !...

(*Tous les autres lui exhibant en même temps une arme quelconque.*)

Vois !

REINHARDT, *tremblant*

Réfléchissez !... Je vous supplie

Mes chers amis !... Craignez de faire une folie !

ROTHENFLUH

Pour qui nous prends-tu donc ?

REINHARDT

Enfin qu'espérez-vous ?

ROTHENFLUH

Que nous récolterons... si l'on sème pour nous !

VOIX DIVERSES

— Ha ! — Le canon !..

— Oui ! Oui !... Les voilà !..

— C'est splendide...

— Les carrosses.

— Hurrah !

(*Acclamations.*)

(*La Margrave et le Graud-Duc, entourés de leur petite cour, sont reçus à l'entrée de la salle par le Burguemeister. Echange de saluts tandis que le peuple acclame chaleureusement.*)

ROTHENFLUH, *à part*

Hurlez, tourbe candide !..

VOIX DIVERSES, *pendant un instant où les acclamations ont cessé*

— Le Grand-Duc !

— Qui lui parle ?

— Ah !

— Le Burguemeister.

— On n'a rien entendu...

— Vivat !.. Hourrah !..

— Quel air

Noble !...

(*Acclamations.*)

REINHARDT, *à part*

Hé oui récolter !... Il en parle à son aise !..

LA FOULE

Vive notre Grand-Duc ! — Hourrah ! — Vive Henri Treize !

(*Le Grand-Duc et la Margrave ont pris place sur l'estrade et se sont assis sur deux fauteuils. Trois ou quatre gentilshommes prennent place derrière eux, ainsi que des magistrats et des fonctionnaires.*)

LE BARON, *haranguant le Grand-Duc du haut de la petite tribune qui se trouve au milieu de la salle et qui est moins élevée que l'estrade sur laquelle se trouve la cour.*

Monseigneur. En ce jour où la Ville a l'honneur
De recevoir ici, son auguste Seigneur
Héréditaire, jour de joie et d'allégresse
Où, tout autour du maître un peuple ému se presse,
Une voix plus forte et plus digne, un plus puissant
Orateur, pourra seul exprimer ce que sent
Ce bon peuple, vibrant de sentiments fidèles...
La poésie, ici, va donc ouvrir des ailes
" Analogues " à la circonstance...

LA FOULE

Ah !... Très bien !...

Eppenheim vous dira qu'il vous aime — et combien ! —
Par la voix du plus grand poète de la terre
L'hôte illustre, dont tous, nous sommes fiers : Voltaire !.

LA FOULE

— Hourrah !...
— Très bien !...
Hourrah !.

(*Voltaire qui est resté plus ou moins inaperçu dans le cortège du Grand-Duc, cède au geste d'invitation du Burguemeister et s'avance en souriant vers la petite tribune.*)

LA FOULE, *joyeuse*

Ah !

VOLTAIRE

(*Durant tout ce discours, et plus que jamais, le poète est le plus souriant, inoffensif vieux bonhomme qu'il soit possible de rêver. Souvent il ricane, à un trait incisif, ou à un compliment à double entente, mais qui ne saisirait pas l'éclair malicieux de son regard, pourrait croire à l'expression de bonté du reste de son visage que ce ricanement est une simple manifestation de décrépitude.*)

Monseigneur, Messieurs.
Les plus courts errements sont toujours les meilleurs,
Prétend-on : Je vais vous détromper tout de suite :
Je suis un orateur exécrable. La fuite
De tous les auditeurs de mon fausset fluet,

Me rend, en général, un orateur muet.
Je ne sais point parler en public, quoi qu'en dise
Cet aimable Baron qui me prend par surprise.
Mais je suis mis devant le plus beau des sujets :
L'éloge d'Henri Treize ! On peut laisser les jets,
D'une admiration qui n'est point de commande,
Arroser à pleins bords, toute la plate-bande,
Des fleurs de rhétorique à lui mettre en bouquet...

(*Léger mouvement d'approbation.*)

HENRI XIII, *bas à la Margrave*

Qui prétendait que cet écrivain se moquait
Toujours de tout le monde ?...

VOLTAIRE

Oui ! Quel bonheur en somme,
Pour un petit pays, d'avoir un si grand homme
Comme couronnement aux yeux de l'univers !...
Car — ce n'est contesté que par des cœurs pervers —
Tout votre Grand-Duché s'incarne et se résume,
Dans le Prince éminent, qui, selon la coutume,
Pense, décide, agit, veut, vit enfin pour lui !
Votre pays n'est rien que pour et par celui,
Qui porte un titre auguste — autant qu'héréditaire —
Et qui seul compte aux yeux du reste de la terre,
Et qui seul resplendit en vos obscurités !
Hâtons-nous de le dire, il les a mérités
Ces honneurs qu'on lui rend, ces titres, cette gloire,
L'orgueil de voir guetter ses gestes par l'histoire,
Et — trésor bien plus cher a son cœur grand-ducal —
Ces transports, ces élans de votre amour féal,

Il les a mérités, Messieurs,... par son mérite !...
Non parce qu'un Duché de père en fils s'hérite !

(*Acclamations de la plus grande partie de la foule. Seuls Rothenfluh et ses amis osent très légèrement murmurer.*)

LE DUC, *avec une orgueilleuse modestie salue de la main et dit tout bas à la Margrave*

Je suis vraiment confus ! Il exagère un peu !

VOLTAIRE

Reconnaissez, ici, le très saint doigt de Dieu !
Le pays d'Eppenheim est petit et stérile,
Vos champs sont durs à féconder et votre ville
N'a rien de commerçant et rien d'industriel,
Elle est pauvre, malgré son dur labeur. Le Ciel
(Remercions-le tous, Messieurs, d'un cœur sincère)
A voulu qu'on ne vît pas trop cette misère,
Vos maux, malgré leur nombre et malgré leur grandeur,
Font une ombre légère à peine à la splendeur
De matin radieux, de juvénile aurore,
Emanant du beau Duc que son cher peuple adore !
Oui ! Tandis qu'âprement vous travaillez, tandis
Que la nuit et la faim règnent dans vos taudis,
On ne voit d'Eppenheim, de loin, sous les grands arbres
Où, dans une ombre bleue assis, les dieux de marbre,
Se drapent dans l'orgueil de leurs quatre mille ans,
On ne voit qu'un palais aux longs portiques blancs !
On ne voit d'Eppenheim que frontons et pilastres;
Etangs qui, dans le soir, semblent pailletés d'astres;
Pelouses qu'on broda de fleurs; coteaux, vallons,

Que l'art mit en valeur ; parcs pour les étalons,
Parcs pour les daims et pour les biches familières ;
Grilles d'or, escaliers monumentaux, volières,
Cent merveilles qui font un cadre sans pareil,
A l'éclatant bonheur de ce Grand-Duc Soleil !...
Et vous pouvez songer le cœur battant de joie :
" Bénis soient les impôts sous lesquels on me broie,
" Béni soit le travail dont le faix m'a ployé,
" Car le produit en est dignement employé !... "

(*Sous son ricanement bénin, la foule, à présent mal à l'aise demeure silencieuse.*

Seul, Rothenfluh, dans le silence glacial élève la voix ironiquement.)

ROTHENFLUH

Bien ! Bien !... Hourrah !...

(*La foule, qui ne saisit point l'intention méchante, applaudit très faiblement, et de nouveau le Grand-Duc remercie du geste.*)

VOLTAIRE

Sans doute, on trouve des perfides,
Que dis-je ! je pourrais les nommer parricides,
Et réprouvés... ces vils, ces lâches suborneurs,
Ces affreux scélérats qui des très purs bonheurs,
Qu'éprouve un citoyen à puiser dans sa bourse
Pour son Grand-Duc, voudraient empoisonner la source.
Ils disent (on ne peut répéter sans frémir
De tels propos, sinon afin de s'affermir,
Dans un amour auguste, autant qu'héréditaire !)
Ils disent (Mais nous les forcerons à se taire !)
" A quoi sert le bonheur d'un seul si nous souffrons ?

“ Pour un front dans l’azur, faut-il que mille fronts
“ Soient courbés vers la glèbe et tenus dans la fange ?
“ Sommes-nous un troupeau de moutons, dont on mange
“ Tour à tour les plus gras, au gré des appétits ?
“ On n’est grand que sur un piédestal de petits,
“ Et toutes ces grandeurs, debout sur des faiblesses,
“ Qu’on les nomme “ Pouvoirs ”, “ Autorités ”, “ Noblesses ”
“ Tous ces orgueils par tant de larmes achetés,
“ Ne sont rien que féroce et laide lâcheté !... ”

ROTHENFLUH

Très bien !

(*Cette audacieuse interruption provoque quelques murmures d’indignation contre le démagogue.*)

VOLTAIRE

Il faut écarteler les parricides
Qui vous disent cela ! Ce sont vos plus perfides
Ennemis ! Sous leurs airs de fraternel amour...

HANS MULLER, *l’interrompant*

Arrière, homme ! A mon tour de parler !... A mon tour !

(*Le prêtre a vieilli, en quelques heures, de dix années. Les cheveux presque blancs sont hirsutes. Les yeux hagards brillent dans le visage livide. Il repousse Voltaire et prend sa place derrière la petite tribune.*)

HENRI XIII, *stupéfait*

Qu’est ceci ?

HANS MULLER, *à la foule*

C’est moi, moi, mes amis ! C’est le prêtre

Qui passa ving-cinq ans à vous faire connaître,
Aimer et servir Dieu !... Le reconnaissez-vous ?...

VOIX, *dans la foule*

Quoi ?
— Lui !
— Qu'il est changé !

HENRI XIII, *aux membres de sa suite*

Messieurs...

(*Le Burguemeister et les autorités civiques n'ont pas le temps d'intervenir. Le prêtre les prévient.*)

Vous savez tous
Quelle était mon ardeur et quel était mon zèle !
Vous m'avez vu, toujours, à mes serments fidèle,
Pauvre, chaste, pieux, doux et compatissant,
Pour l'humble et le petit, comme pour le puissant,
Etre l'appui, l'ami dans les moments d'épreuve !
Père de l'orphelin et frère de la veuve,
Toujours prêt à donner la moitié de mon pain,
A quiconque venait vers moi disant : J'ai faim !
Toujours prêt à vider ma misérable bourse,
Pour quiconque disait : " Je n'ai plus de ressource " !
Toujours — même au méchant puni — consolateur,
Répondez ! N'est-ce pas je fus un bon pasteur ?

LA FOULE

Oui !... Oui !...

(*Il l'interrompt d'une voix tonnante qui se brise bientôt.*)

HANS MULLER

Pardonnez-moi ! Je fus un misérable,

Un suborneur grossier, un menteur exécrable !
Vous qui vîntes, le cœur plein d'un pieux émoi,
Me faire aveu de vos péchés — pardonnez-moi !
Vous qui vous prosterniez sous mes mains bénissantes,
Et receviez avec respect mes impuissantes
Phrases latines, vous dont j'exploitais la Foi,
Vous que je prétendais guider — pardonnez-moi !
Et vous surtout, dont j'épouvantai l'agonie,
Vous dont j'emplis la fin d'une horreur infinie,
Pardonnez au menteur abominable ! Au nom,
Au nom de vos chers morts, mes bons amis, pardon !
Je le sais à présent, sans erreur et sans doute
Possible, je vous ai montré la fausse route,
Je vous ai mal guidés, et votre bon pasteur,
N'était qu'un insensé, n'était qu'un imposteur !...
Il vous prêchait un dogme obscur — trop clair mensonge !
Il vous parlait d'un ciel qui n'était qu'un vain songe !
Il vous parlait d'un Dieu qui n'exista jamais !

HENRI XIII

Cet homme est fou !...

HANS MULLER

Cet homme était fou ! C'est vrai ! Mais
Il vous dit à présent des paroles de Sage !
Notre existence humaine est un obscur voyage,
Et personne, jamais — sauf en rêve ! — ne put
Ni lui trouver de fin, ni lui marquer de but !
Ne croyez que cela ! J'ai passé la journée
De ma vie (à présent à peu près terminée)
A vous prêcher bien haut un tout autre idéal,

Mais se tromper n'est rien, et mentir seul est mal !
Maintenant, je connais, je vois, j'ai l'âme sûre
De ne plus faire erreur : mes amis, je vous jure,
Qu'il n'y a pas de juge au fond du gouffre bleu !
Qu'il n'y a pas de ciel ! qu'il n'y a pas de Dieu !
J'en suis certain ! Certain, autant que l'on peut l'être !
J'en suis certain !

HENRI XIII

Qu'on le saisisse !

UNE VOIX de FEMME

Un si saint prêtre !...

HANS MULLER, *terrible, à un soldat qui s'avance pour exécuter l'ordre du Duc*

N'approchez pas !

UNE VOIX

A mort !

(*Plusieurs poings menaçants se tenaent vers Hans Muller. Les amis de Rothenfluh s'agitent. Bousculades légères.*)

UNE VOIX de FEMME

Fuyons !...

HENRI XIII

Arrêtez-le !

HANS MULLER

Il n'y a pas de Dieu ! Frères, s'il est un Dieu

Que sa foudre en tombant m'écrase et me démente !
Ecoutez !

(*Un instant de silence terrifié.*
Hans Muller éclate d'un rire farouche et désespéré.)

Ah ! Ah ! Ah !

HENRI XIII

Cette rage démente...

HANS MULLER, *l'interrompant*

C'est pour vous exploiter, imbécile troupeau,
Pour vous gruger, pour vous tondre jusqu'à la peau,
Que tous ceux qui se sont constitués vos maîtres,
Ducs, Princes, Empereurs, encouragent les prêtres !
C'est pour vous exploiter, vous mener à leurs fins,
Qu'ils se sont arrogés sur vous des " Droits divins " !
C'est pour mieux vous courber au gré de leur caprice,
Vous employer, sans résistance, à leur service,
Et vous faire accepter le poids d'un joug de fer,
Qu'ils ont trouvé le Ciel et découvert l'Enfer !
Tous ces représentants, ces élus du Suprême
Souverain, n'ont jamais représenté qu'eux-mêmes,
Leurs vices, leurs désirs effrénés, leurs orgueils,
Chacun de leurs bonheurs est sorti de vos deuils !
Ces palais, ces honneurs, ces richesses, ces gloires,
Ils n'ont à tout cela que titres illusoires,
Chacun de vous mérite autant leur bonheur qu'eux !
Chacun de vous, bourgeois, roturiers, manants, gueux,
Peuple, chair à souffrir, Peuple, bête de somme,
Chacun de vous, autant et plus qu'un Prince est homme !
Ils n'ont nul droit sur vous ! Vous ne leur devez rien !

Vous êtes leurs égaux en tout. Comprenez bien
Qu'ils n'ont de Droits que ceux que la Lâcheté donne,
Et qu'un homme de cœur n'obéit à personne !

HENRI XIII

Qu'on arrête cet homme !

(*Violent tumulte.*)

HANS MULLER, *brandissant un poignara*

Arrête qui pourra !

VOIX, *dans le groupe de Rothenfluh*

Il n'a pas tort !

D'AUTRES VOIX, *dans la foule*

— C'est insensé !

— Silence !

ROTHENFLUH

Hourra !

HANS MULLER, *à Henri XIII*

Ton menteur patenté, ton dresseur d'imbéciles,
T'abandonne et te rend tes bons sujets dociles !
Il fait tomber, ce prêtre, à te servir blanchi,
Sur ton troupeau servile, une voix d'affranchi !

(*Tumulte violent. Cris de femmes effrayées.*)

UNE VOIX de FEMME

Fuyons !...

LE BARON

Qu'on mette un terme à ces discours infâmes !..

UN AMI DE ROTHENFLUH, *au baron*

Tais-toi !...

VOIX NOMBREUSES, *à Hans Muller*

Tais-toi ! Tais-toi !...

(*On le hue. — Bousculades. — Cris de femmes foulées aux pieds.*

Deux des gardes veulent se saisir de Muller. Il les repousse violemment.)

VOIX, *dans la foule*

Qu'on épargne les femmes !

(*La foule s'est divisée en deux groupes distincts. D'un côté, dix ou douze démagogues groupés autour de Rothenfluh. De l'autre, des sujets fidèles au Grand-Duc.*)

HANS MULLER, *s'adressant à diverses personnes du groupe fidèle — qui peu à peu diminuera — tandis que les personnes interpellées passeront au groupe de Rothenfluh.*

Maria ! Souviens-toi, souviens-toi de ton fils,
Qu'un recruteur par ruse enivra ; que tu vis
Arracher de tes bras, malgré ses cris, ses larmes,
Afin d'aller — tu ne sais où ! — porter les armes,
Se battre, pour servir un despote inconnu...
Souviens-toi de ton fils, qui n'est pas revenu !

(*à un homme :*)

Hans ! Le puissant seigneur qui trompa la Petite,
Combien t'a-t-il payé ta fille ?

(*A un autre :*)

Qui te déshonora, Wilhelm, voilà deux ans,
Est-ce que tu la dois aux impôts écrasants
Grâce auxquels on peut voir, au bout des avenues,
De beaux palais, porter leurs dômes dans les nues ?

(*A un autre :*)

Wagner, c'est pour cela qu'on a vendu ton champ !

(*A un autre :*)

C'est dix mois de prison que tu fis, pour ce chant,
Friedrich, où ta jeunesse avait commis le crime
De mettre, après " Fierté " " Liberté " comme rime ?

(*A un autre :*)

Walter, ta pauvre femme un soir mourut de faim.
Sais-tu bien qui faisait tripler le prix du pain ?
Vers quels accapareurs le cri de ce sang monte ?
Avec quel doux seigneur tu dois régler ce compte ?

(*Le groupe de fidèles fond peu à peu ; chacun des interpellés entraîne des amis dans sa défection et passe au groupe rebelle que domine la haute stature de Rothenfluh.*)

Frères ! vengez-vous donc !...

(*Cris de révolte. — Violent tumulte.*
(*Des armes apparaissent.*)

LA MARGRAVE, *bas à Henri XIII*

Il faut sortir !... Partir !

HANS MULLER

Ne reconnais donc plus, peuple, pauvre martyr,
Chair saignant sous les fouets, front couronné d'épines,
Les droits divins de ces autorités divines !

Stupide peuple-chien, rugis ! Deviens lion !
Applique à tes tyrans la loi du talion !
Ils ont vécu de toi, de ton sang, de ta sève,
Que de leur sang maudit ta liberté s'élève !
Juge-les ! Souviens-toi que sans toi nul n'est fort !
A mort tous les trompeurs ! Tous les tyrans !

VOIX NOMBREUSES

A mort !

(*A ce moment, une femme échevelée, les vêtements en désordre, entre par le fond et se précipite vers le trône du Grand-Duc. — Une tache de sang apparaît sur sa robe claire, toute déchirée.*
On reconnaît la duègne qui devait veiller sur Viviane.)

LA DUÈGNE, *d'une voix brisée à Henri XIII et à la Margrave.*

Monseigneur ! Au secours ! Monseigneur ! Ah ! Madame
C'est horrible !...

(*De la foule glacée de stupeur, des*
VOIX, *s'élèvent*

— Quoi ?
— Quoi ?
— Qu'est-ce que cette femme ?

LA DUÈGNE, *à Henri XIII et à la Margrave*

Madame... Monseigneur... Oh ! c'est horrible ! Affreux !
Venez... L'on vous dira... Venez !... Le malheureux !...

LA MARGRAVE & HENRI XIII

Quoi ? Que se passe-t-il ?

LA DUÈGNE

Pas devant tout ce monde !

HANS MULLER, *à la foule*

Voyez ! Sans doute encor quelque forfait immonde
Qu'il faut cacher au Peuple, au grand Juge, au grand jour !...
(*A la Duègne :*)
Femme, parle bien haut !...

LA DUÈGNE

Mais...

ROTHENFLUH

Le peuple a son tour !...

VOIX, *dans la foule*

Parlez !

HENRI XIII, *à la Duègne*

Nous n'avons rien à cacher... parle !

LA MARGRAVE

Vite !

LA DUÈGNE

Monseigneur le Marquis Wagner... Oh !
(*Elle s'interrompt et se cache le visage dans les mains.*)

ROTHENFLUH

Elle hésite !...

Ce soit être du propre !...

(*Tumulte menaçant.*)

LA DUÈGNE, *pressée par la Margrave et le Grand-Duc*

Il voulait pénétrer
Près de... vous savez qui... Je l'empêchais d'entrer...
Mais ils étaient plus forts... J'ai rempli mon office...
Et j'ai bien dû crier aux gardes de service
De venir... Monseigneur voulut lutter contre eux...

(*Elle pleure.*)

LA MARGRAVE

Alors ?...

HENRI XIII

Qu'arriva-t-il ?

LA DUÈGNE

Il en a tué deux !...

(*Mouvement d'horreur.*)

Les autres l'ont saisi... Je crois qu'on vous l'amène.

(*Tumulte.*)

HANS MULLER

Voilà donc ce que font de toi, canaille humaine,
Vil peuple, ce que font de tes pauvres enfants,
Ces superbes seigneurs, ces nobles triomphants !

(*A des hommes du groupe fidèle* :)

Herbert ! Ludwig ! Johann ! Paul ! Conrad ! Heureux Pères !...

Vos fils sont gardes ?... Oui !... Grâce aux destins prospères !
Vous que je voyais prêts, tantôt, à me huer,
Est-ce un de vos enfants qu'on a daigné tuer ?...

(*Violent tumulte. Le groupe des mécontents grossit et est devenu un groupe de révoltés. Presque toute la foule en fait partie. Bousculades. Des armes apparaissent dans tous les poings, au-dessus des têtes.*)

LA MARGRAVE

Au secours ! Sauvons-nous !

(*Quelques notables fidèles tirent l'épée et l'entourent.*)

HENRI XIII

Mais c'est une révolte !

HANS MULLER

Voici venir enfin le jour de la récolte,
Princes semeurs de deuils, tyrans semeurs de nuit,
Sur nos tristes fronts noirs, une aube rouge luit.
C'est le jour des maudits, c'est le tour des esclaves !
C'est notre lâcheté qui vous faisait si braves,
Que vous vous proclamiez nos maîtres absolus,
Nos griffes ont poussé... Nous ne vous craignons plus !...

(*A la foule :*)

Tout est prêt pour flamber ! Allumons l'incendie !
Par notre exemple à nous, l'Allemagne enhardie
D'Innsbruk à Koenigsberg va se lever demain,
Et libérer des jougs honteux le genre humain.
Plus de dieux ! Plus de rois ! Plus de grossiers fétiches !...

A mort les beaux seigneurs !

LA FOULE

A mort !

WOLF

A mort les riches !...

LA FOULE

A mort !...

(*Le poignard levé, Hans Muller se précipite sur Henri XIII. — D'un geste rapide, il enfonce son arme dans la poitrine du Grand-Duc.*)

HENRI XIII

A moi !...

HANS MULLER, *le frappant deux fois*

Tiens !... Tiens !..

(*Henri XIII tombe mort. — Long mouvement d'horreur. Puis des cris d'approbation se font entendre de la part des plus exaltés.*)

Bien !...

HANS MULLER, *brandissant le poignard teint de sang*

Ni maître, ni Dieu !

Frères, ce fer vous rend votre liberté !...

(*Les quelques gentilshommes et les notables de la suite du Grand-Duc ont mis l'épée à la main. Ils*

veulent venger leur maître et se précipitent sur Hans Muller. Les révoltés s'élancent à son secours. On se bat corps à corps.

La galerie supérieure se garnit de soldats.

Le Père Nonotte, au fond, fait un geste de commandement. Sa grande sihouette noire, se détachant sur le vitrail multicolore du milieu, domine toute la scène.

On entend la voix du

CHEF des GARDES, *qui commande à ses hommes*

Feu !...

Du haut des galeries ceux-ci fusillent les révoltés. Scène de carnage. Presque tous les rebelles sont tués. Quelques-uns s'échappent par la porte du fond.

Les soldats descendent en courant par le petit escalier. On entend

LE CHEF DES GARDES *crier :*

Le Duc !

(*Il se précipite vers le corps du Grand-Duc.*)

HANS MULLER, *resté seul debout au milieu ae la scène, lui tire à la tête un coup de pistolet.*

LE CHEF DES GARDES, *tombe en criant :*

Mon Dieu !

HANS MULLER, *éclatant d'un rire forcené*

Tu vois ton Dieu t'aide !...

(*Une salve de mousqueterie l'abat enfin. Les soldats se précipitent vers le Grand-Duc.*)

LE LIEUTENANT DES GARDES,, *le soulevant dans ses bras, dit au Père Nonotte*

Il rend l'âme !...

WAGNER, *entrant par le fond, accompagné de deux gardes qui s'arrêtent sur le seuil.*

Ces détonations...? ces fuyards...?

(*S'élançant vers la Margrave.*)

Ah ! Madame

Qu'arrive-t-il ?

(*Apercevant le cadavre d'Henri XIII.*)

Mon frère !... Horreur ! Qu'est-ce que tous
Ces cadavres ?... Expliquez-moi !...

LE LIEUTENANT DES GARDES, *se découvrant*

Qu'ordonnez-vous,
Monseigneur le Grand-Duc ?...

WAGNER

Un attentat ?...

LE P. NONOTTE

Non ! Pire !
Une révolte !...

WAGNER

Quoi ?... Mais son chef ?...

LE P. NONOTTE, *montrant Hans Muller*

Il expire !

WAGNER

Hans Muller !...

(*S'agenouillant près du corps de son frère.*)

Pauvre frère... Ah ! pourquoi voulais-tu
Me ravir... Mais du moins, je ne t'ai combattu
Qu'en ennemi loyal !...

LA MARGRAVE

Quelle horreur inouïe...

WAGNER, *apercevant Viviane qui à son tour, apparaît à l'entrée principale*

Viviane !

VIVIANE

Oh ! Ces morts !...

(*Elle s'évanouit.*)

WAGNER, *la retenant dans ses bras*

Elle est évanouie !...

HANS MULLER, *mourant*

Dieu, si vous existez, pourquoi vous cachez-vous ?...

WAGNER, *à Viviane qui revient à elle*

Ne crains rien, mon amour, l'avenir est à nous !...

LE P. NONOTTE, *montrant les monceaux de cadavres à Voltaire qui, dissimulé derrière le petit groupe de fidèles entourant la Margrave, a passé inaperçu*

Vous êtes satisfait de votre œuvre, j'espère ?...

Mon œuvre à moi ? Comment !... Mais, mon Révérend Père,
Mais j'ai passé ma vie à crier, à chanter :

(*Ricanant :*)

Si Dieu n'existait pas... il faudrait l'inventer !...

Fonteneau : 1er *et* 2me *Actes — juillet* 1906.
3me *et* 4me *Actes — septembre* 1906.

FIN

TABLE

TABLE

ACHEVE D'IMPRIMER LE QUINZE
SEPT. MIL NEUF CENT DIX-NEUF PAR
" L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE "
QUAI ST. PIERRE, BRUGES, BELGIQUE

